



Le Pigeon

N° 22 - Octobre 2016

Voyageur



Marseille, vue générale depuis le Fort Saint-Jean

ÉDITO « Encore un chemin... Un de plus... Et on remplit notre escarcelle de tous ces moments de vie partagée, échangée... On charge notre valise de témoignages, de récits, de commémorations. D'Histoire. Pour un jour s'en resservir, tout redonner à nos proches, dans notre champ personnel, professionnel. Pour que notre passage serve aux autres aussi bien qu'à nous. C'est tout le fondement de cette association si particulière : le passage, la transmission. Et avant tout l'écoute. Nos oreilles comme des éponges, simplement, sans jugement. Nos oreilles au service de nos hôtes-ses, symbole de cette volonté d'écouter, d'apprendre, humblement. Et passionnément. Intensément. »

Ces belles phrases d'Éric, furent écrites à la suite de notre dernier chemin. Vous les retrouverez dans ce copieux journal. Elles nous disent bien.

L'année 2015-2016 fut des plus riches, de Suippes à Glières, par le Père-Lachaise et Marseille. Les rencontres associatives furent nombreuses, riches et fraternelles. L'année qui vient s'annonce prometteuse avec la Marche du Centenaire de 1917 et la rencontre des mineurs, grévistes de 1948.

**« Ne laissons pas le temps faire son œuvre d'oubli
au lieu de faire œuvre d'histoire. »**

Cette phrase, pour nous pleine de sens, vous accueillera à Izieu quand vous irez voir la belle maison.

Didier Cochet

SOMMAIRE

Suippes, sur les traces des batailles de Champagne de 1915	pages 2-11
Nous n'oublierons pas les Dardanelles	pages 12-13
Au cimetière du Père-Lachaise, avec l'AFMD et le CSCV	pages 14-15
Marseille d'hier à aujourd'hui	pages 16-37
Sur les pas des Résistants, Passeurs et Passés	pages 38-48

La Main de Massiges 7 et 8 novembre 2015

Une quinzaine d'adhérents de Chemins de Mémoire Sociale sur les traces des batailles de Champagne de 1915, guidés par l'historien-adhérent, deux ans après notre sollicitation lors de l'AG de 2013.



Le groupe devant le cratère de la cote 191

Introduction avec Philippe Olivera
(extraits de son document préchemin).

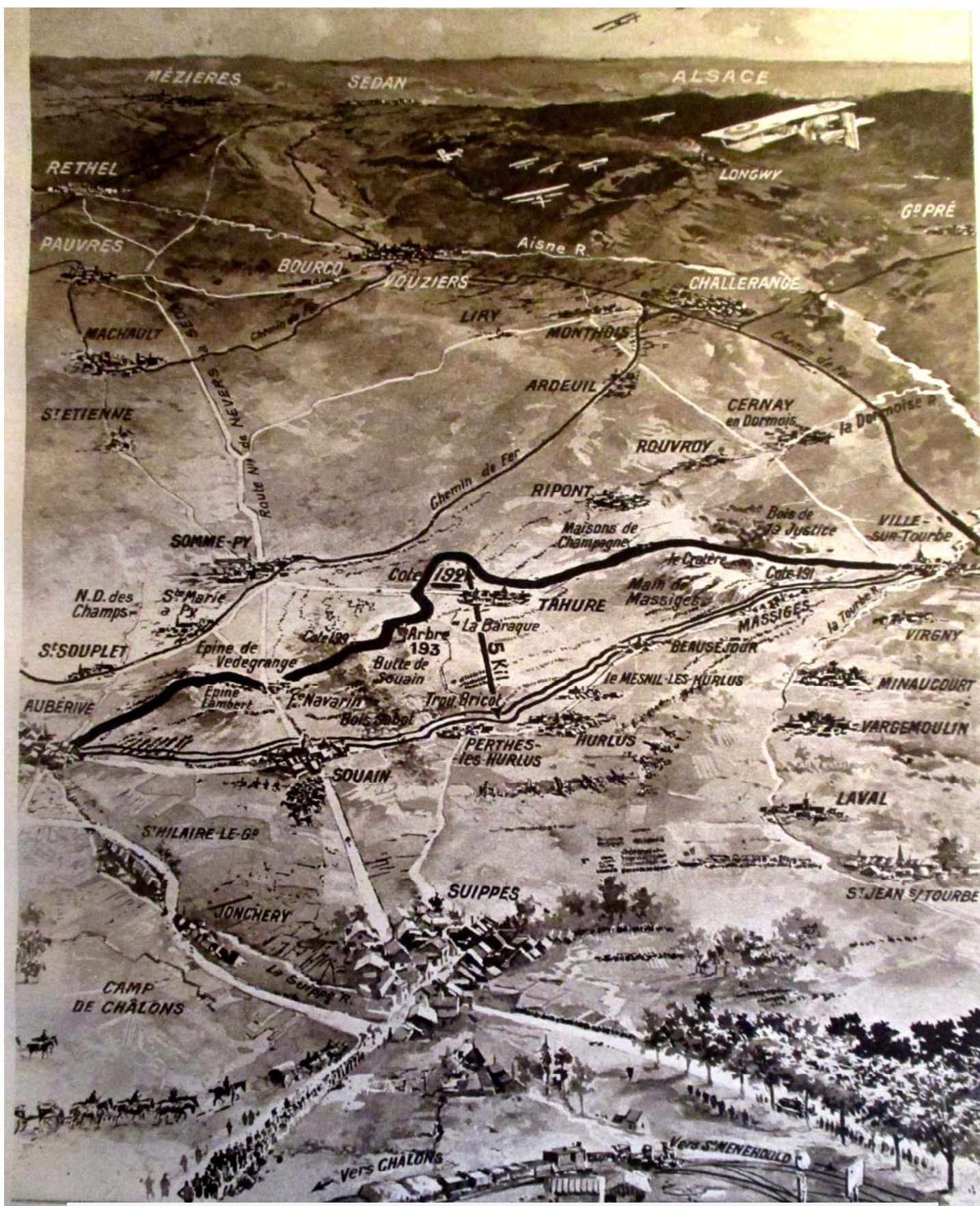
L'année 1915 correspond à une période peu connue de la Grande Guerre. C'est pourtant par excellence de ce qui constituera plus tard l'image récurrente de cette guerre : celle d'un enterrement dans les tranchées pour une suite d'attaques aussi meurtrières que stériles. Ce combat sans horizon, dont le soldat qu'on trimballe d'un bout à l'autre du front entre la mer et la Suisse ignore les enjeux. Il est très loin des grandes batailles dont on garde le souvenir (la Marne, Verdun, le Chemin-des-Dames) et qui elles, au moins, proposaient un espoir de victoire. À l'inverse, en Argonne, en Artois, dans les Vosges, aux Éparges, dans la Woëvre, les combats de 1915 symbolisent presque toujours la mort inutile avant même qu'elle ne soit donnée. C'est à partir de 1915 que la tenue des soldats devient bleu horizon et qu'apparaît le célèbre casque Adrian ; c'est en 1915 que sont utilisés les premiers gaz ; c'est encore en 1915 qu'apparaissent les permissions. Bref, c'est en 1915 que la guerre de 1914-1918 se met à ressembler à la Grande Guerre des tranchées...



Une des tranchées restaurées

La portion de front que nous arpenterons est située entre le Chemin-des-Dames bien connu des cheminauds et la région de Verdun qu'on ne présente plus. Plus exactement, elle est bornée par deux reliefs : à l'ouest, le premier porte le nom de « Monts de Champagne », nom bien ronflants pour de modestes « monts » auquel le hasard de la fixation du front à l'automne 1914 a donné une importance inversement proportionnelle à celle du relief... À l'est, de l'autre côté de la rivière de l'Aisne qui coule à cet endroit du sud vers le nord, c'est la région vallonnée de l'Argonne, autre lieu d'âpres combats de 1915... Entre les deux, donc, la triste plaine de la Champagne crayeuse, lieu des batailles dites « de Champagne » ...

Cette région regorge de traces de la guerre et a très tôt fait l'objet d'une mise en scène mémorielle importante (beaucoup plus que celle du Chemin-des-Dames par exemple, aujourd'hui en revanche beaucoup plus arpentée par un singulier renversement des choses). Une des raisons de cette mise en scène précoce (monuments, cimetières, stèles, etc.), c'est la présence de l'armée : alors qu'existait déjà depuis longtemps le célèbre camp de Châlons (dit aussi « de Mourmelon ») dans la zone, s'y sont ajoutés après 1918 deux autres camps militaires dont celui de Suippes. C'est autour de ces camps inaccessibles que nous sillonnerons des régions dont l'intérêt et l'émotion qu'elles peuvent susciter tient autant à l'évocation des événements tragiques de la guerre eux-mêmes qu'à l'atmosphère un peu surannée d'un haut lieu de la mémoire des anciens combattants qui s'efface avec leur disparition.



Carte montrant le terrain gagné par les troupes de l'Etat français en Champagne

Partie des abords d'Auberive à gauche et de Ville-sur-Tourbe à droite, l'offensive de Champagne a porté sur un front large de vingt-cinq kilomètres. L'avance s'est étendue jusqu'à 5 kilomètres en profondeur, entre l'ancien front de Perthes et la

Crête de Tahure. Le front atteint le 6 octobre passe au-dessous de l'Epine de Vedegrange, par la ferme Navarin, la butte de Souain, l'arbre 193, la butte de Tahure, située à la cote 192, Maisons-de-Champagne et au dessous du bois de la Justice.

Notre programme

Samedi 7

12h. Rendez-vous autour de la fontaine, sur la place de mairie de Suippes, à deux pas du Centre d'Interprétation. L'air est pur, le carrefour est large, l'humeur est bonne. Nous pique-niquons rapidement et devisons gaiement. Petite heure au **Centre d'Interprétation Marne 14-18**. Présentation des territoires sur carte murale, de la fonction incitatrice et explicative du centre en rapport avec le territoire alentour, vrai musée, par Philippe. Arpentage de la première salle.

« Marne » ou « Champagne » ? Histoire de rire un peu jaune...

Pour préciser les choses, le front dit « de Champagne » en 1914-1918 est indiscutablement situé dans la région éponyme, mais il est fort éloigné des zones où se produit un certain vin pétillant (région de collines beaucoup plus pittoresques). Pour les bulles, on est plutôt vers le sud-ouest du département de la Marne, autour d'Épernay principalement : c'est la région des deux batailles dites « de la Marne » en 1914 et 1918. Le front « de Champagne », lui, est situé au nord-est du même département, à la limite des Ardennes et de la Meuse. Or, par une singulière inversion toponymique dictée par la marchandisation croissante du patrimoine commun, l'appellation « Champagne » est aujourd'hui propriété des producteurs de vin. Résultat : le musée ouvert à Suippes sur la zone des batailles « de Champagne » n'a pu faire autrement que de s'appeler « Marne 14-18 », quand les régions vinicoles proches des batailles « de la Marne » se réservaient le monopole de la « Champagne »... P.O.

14h. Nous partons arpenter à l'ouest du camp de Suippes. L'est sera pour demain.

Face à la ferme des Wacques (des vaches), nous montons au monument à la 28^e brigade. À Souain-Perthes-Lès-Hurlus, nous arpentons la nécropole nationale où les voleurs de métaux sont encore une fois passés avant nous. Le maire est venu s'enquérir de l'identité de ce groupe qui s'attardait.



À la ferme de Navarin, aujourd'hui disparue, l'ossuaire-monument est dédié aux troupes de Champagne. Inauguré en 1924 par le Général Gouraud, il renferme les restes de 10 000 combattants morts au front de Champagne. Gouraud, mort en 1946, y est inhumé selon ses volontés en 1948, au milieu de ses hommes de la IV^e armée. Nous l'avons reconnu au centre de la sculpture monumentale s'apprêtant à lancer sa grenade ; à droite le neveu de Roosevelt, mort pour la France à Cambrai, le 14 juillet 1918, avec son casque britannique, l'arme à l'épaule et valise de munitions à la main ; à gauche, le frère du sculpteur Real del Sarte, tué pas loin d'ici, baïonnette au canon, prêt à embrocher l'ennemi perfide.



Monument à la 28^e brigade (Ferme des Wacques)



La sculpture monumentale (Ferme de Navarin)

Morts ! Il faut que le paysage
 Au moins par son Sommet demeure à votre image...
 C'est pourquoi nous voulons que sur des tertres blancs,
 -Dont l'ondulation a la lenteur des dunes-
 Demain, trois Fantassins géants
 S'en viennent patrouiller encor au clair de lune...
 Qui vous ressembleront, ô Morts, comme des frères,
 Et dont les poings vainqueurs jailliront de la Terre
 Pour saluer l'Éternité !...

Jean Rieux

« Je les imagine de plus en plus nombreux, se répandant sur le site de la ferme de Navarin et se regroupant autour de l'ossuaire. Ils pourraient se mettre à chanter la chanson de Craonne, puis ils boiraient un coup ».
 Gisèle Bienne, *La Ferme de Navarin*, chez Gallimard, 2008.
 Au Blanc-Mont, nous arriverons après la fermeture du



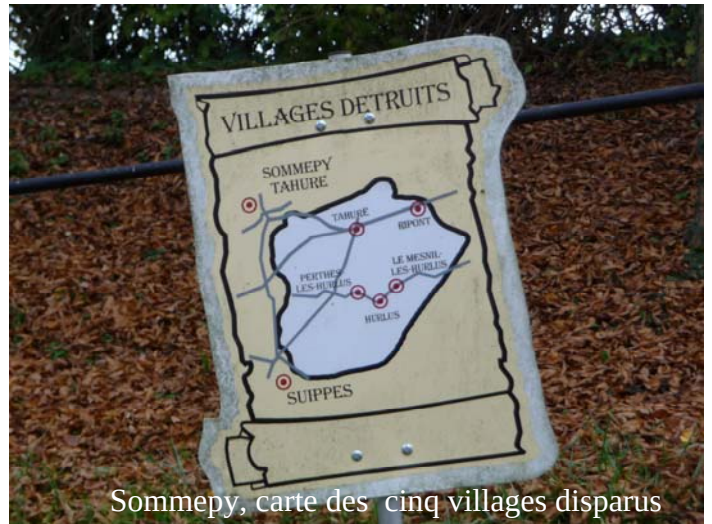
Le monument au Mont-Blanc

monument phare, érigé à la mémoire des combattants états-uniens et français des dernières offensives de 1918.

À Sommepy-Tahure, le petit talus de la rue de l'Hôtel-Dieu garde quelques vestiges symboliques de cinq villages disparus : Hurlus, Mesnil-lès-Hurlus, Perthes-lès-Hurlus, Ripont et Tahure.



Sommepy, vestige-souvenir du village disparu du Mesnil-lès-Hurlus

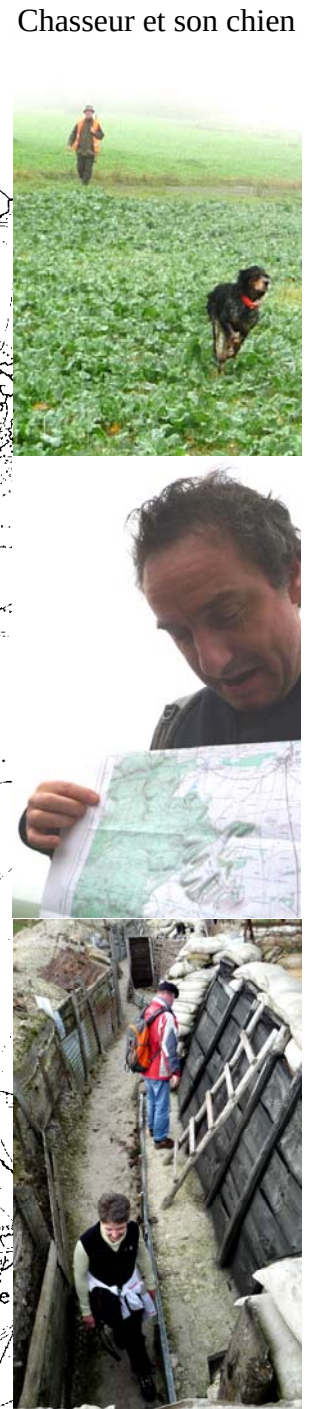


Sommepy, carte des cinq villages disparus

Il se fait tard. Il est bien temps de gagner notre aimable hébergement au Val d'Ante à Givry-en-Argonne, au sud de Sainte-Menehould. Très bon choix de l'ami Philippe, suggéré par monsieur Godin, maire de Souain, le Noël Genteur local. Superbe hébergement, personnel aux petits soins et nourriture bonne et copieuse. Nous questionnerons en soirée Philippe sur son rôle joué dans la réalisation du Centre d'Interprétation Marne 14-18. Soirée cordiale et instructive, puis bonne nuit réparatrice.



Au Centre d'Interprétation Marne 14-18. Présentation des territoires par Philippe Olivera



Carte topographique de
la Main de Massiges



L'animateur de l'association mémorielle locale venu à notre rencontre



Réseau de tranchées à la cote 191

Dimanche 8

Après footing et étirements aux aurores pour les uns, méditation et recueillement pour les autres, petit déjeuner copieux et départ pour Massiges. Nous allons arpenter le lieu tragique de la fameuse Main, au relief si caractéristique. C'est comme à Craonne. Cent ans après, c'est beau et paisible, hormis quelques petits chasseurs agressifs qui, à défaut de tombe, viennent chercher leur carne. Philippe expose, carte en main avec l'aide de Michel. On gravit. L'animateur de l'association mémorielle locale, prévenu par téléphone de notre invasion, est venu enquêter, nous saluer et rassurer. Bon homme fraternel. La randonnée fait du bien avant d'arriver à l'exceptionnel cratère de la cote 191. Quel boulot* ils ont accompli pour retrouver, à partir des photos aériennes, tranchées, boyaux, abris, cagnas ! Nous déambulons, pour beaucoup pour la première fois, dans de vraies tranchées. Bien sûr sans bruits assourdissants, odeurs pestilentiellles, souffrances, craintes de mort, à prendre et à donner... Émotion, respect et silence.

Nous reviendrons à Suippes en passant par le petit cimetière intime de Laval-sur-Tourbe. Brut de décoffrage, il semble être resté comme il fut entre 1920 et 1930. À l'hostellerie de la gare de Suippes, un petit repas nous est servi par un gentil couple au front semblant plus national que populaire. Nous retournerons, après le café, au centre de Suippes, rendre un bref hommage aux caporaux de Souain, Théophile Maupas, Louis Girard, Lucien Lechat et Louis Lefoulon, fusillés pour l'exemple à Suippes le 17 mars 1915 et finir notre visite au « musée ».

Je quitterai alors notre groupe, cap aux marches de l'est. Avant Metz, à Gravelotte, le musée consacrée à 1870 et l'Alsace-Moselle occupée sera fermé comme d'habitude. Le groupe, lui, s'arrêtera au retour à la chapelle orthodoxe et au cimetière russe de Saint-Hilaire-sur-Temple.

*« Enfants de France, quand l'ennemi sera vaincu
et quand vous pourrez librement
cueillir des fleurs en ces champs,
souvenez-vous de nous, vos amis russes,
et apportez-nous des fleurs. »*

Un bien beau chemin fraternel, conçu de main de maître par l'ami Philippe. Qu'il en soit encore remercié.

Méré, le mardi 2 février 2016. Didier COCHET

* Nous avons appris depuis que cela avait été fait initialement pour les besoins d'un film.

Pour ceux qui se sont interrogés comme moi devant cette plaque dans le cimetière de Somme-Py, il s'agit de la concession réglementaire des morts de la guerre de 1870. On peut comprendre par les traces de sciage que le médaillon référent à la loi du 4 avril 1873 est ce qu'il reste de la grille d'origine.



Dans tous les départements envahis et dans 1400 communes environs, des tombes spéciales ont été ainsi consacrées aux soldats français et allemands toutes les fois qu'il a été possible, par le reste d'uniformes ou autres insignes, de distinguer la nationalité. Des concessions perpétuelles, de surfaces proportionnées aux inhumations, ont été achetées aux communes par l'État et chaque tombe a été entourée d'une grille d'un modèle uniforme portant dans un médaillon l'inscription « Tombes militaires, loi du 4 avril 1873 ». Pour les sépultures plus importantes et aux environs des principaux champs de bataille le ministère de l'Intérieur a fait construire des caveaux et ossuaires sur lesquels on a édifié des monuments funéraires.

Chris

— — — — —
« Morts pour la Patrie » Clément de Lacroix
source : <http://monument.pagesperso-orange.fr/Divers/Loi1873.html>



**Louis Girard, Lucien Lechat,
Louis Lefoulon, Théophile Maupas.**

ou

« Le quota autorisé n'était pas atteint »



Le 10 mars 1915, les soldats de la 21^e compagnie du 336^e RI, épuisés par les combats et les pertes subies, « complètement abattus et démoralisés » refusent de sortir des tranchées et de se lancer à l'attaque, « ayant eux-mêmes la vue des cadavres alignés devant eux et l'impossibilité de franchir l'espace les séparant de la tranchée allemande... Les canons français envoyaient des obus... Quiconque montait devait être fauché littéralement soit pas les nôtres soit par le feu des mitrailleurs allemands ». Le général Réveilhac exige des sanctions. Le capitaine Équilbey reçoit l'ordre de désigner les six plus jeunes caporaux de la compagnie et dix-huit soldats pour le conseil de guerre. Réuni le 16 mars dans la salle de la mairie de Suippes, ce conseil acquitte deux caporaux et les soldats, et condamne à mort les caporaux Louis Girard, Lucien Lechat, Louis Lefoulon et Théophile Maupas, tous les quatre originaires du département de la Manche.

Théophile Maupas écrit à sa femme Blanche : « Je n'ai rien à me reprocher, le n'ai ni volé ni tué, je n'ai sali ni la réputation ni l'honneur de personne. Je puis marcher la tête haute ».

Le 17 mars 1915, les quatre caporaux sont fusillés à la Ferme de Suippes.

Dès l'annonce de l'exécution de son mari, Blanche Maupas se lance avec beaucoup de courage et d'obstination dans le long combat de la réhabilitation de son mari et de ses camarades. Eulalie, sœur du caporal Lechat lui apporte son soutien ainsi que la Ligue des Droits de l'Homme.

En 1921, les noms de Théophile Maupas et Louis Girard sont gravés sur le monument aux morts de la commune du Chefresne, où les époux Maupas avaient été nommés instituteurs en 1912.

En 1923, Blanche, institutrice alors à Sartilly, obtient de faire exhumer la dépouille de son mari à Suippes et de l'y ramener. La dépouille du caporal Maupas est ré-inhumée au cimetière de cette commune le 9 août 1923. De nombreux anciens combattants et instituteurs du département et de toute la Normandie participent à la cérémonie. Blanche obtient que le nom de son mari soit inscrit au monument aux morts de la commune.



Blanche Maupas et la fille de Théophile devant la tombe du caporal Maupas à Sartilly.

Le 20 septembre 1925, suite à une souscription, un monument est inauguré dans le cimetière de Sartilly, à l'emplacement de la tombe de Théophile Maupas. Il est l'œuvre, entre autres, du sculpteur, vétéran de Verdun, Paul Moreau-Vauthier, à qui l'on doit aussi le Monument à l'Armée noire de Reims et les bornes souvenir de l'été 1918 (Nous en avons vu une devant le Centre d'Interprétation de Suippes.) Sur le monument, les quatre caporaux dressés, bras croisés et yeux bandés, interrogent sévèrement la justice, à genou, le glaive à terre, implorant peut-être le pardon.



Monument aux caporaux de Souain dans le cimetière communal de Sartilly (Manche).

1934. « Attendu que de l'examen du dossier et de nombreux témoignages recueillis se dégage le sentiment très net que l'ordre donné à la 21^e compagnie du 336^e RI dans la soirée du 10 mars, était irréalisable (...) déclare Lechat Lucien, Girard Louis, Lefoulon Louis et Maupas Théophile acquittés de l'accusation retenue contre eux » le Tribunal spécial de justice militaire pour la révision des sentences des conseils de guerre, « décharge leur mémoire des condamnations prononcées. »

Épilogues

Le 16 février 1916, le général Réveillac est mis en congé de repos de trois mois. « Cet officier général (...) paraît être à la limite de ses capacités physiques et intellectuelles » dicit Joffre. Le 27 février, il est élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur avec la citation suivante à l'ordre de l'armée : « Officier général de haute valeur morale, possédant de brillants états de service ; a fait preuve, depuis le début de la campagne, dans le commandement d'une division, des meilleures qualités militaires. »

*Officier montrant un total mépris pour la vie des hommes. En février 1915, a donné l'ordre de tirer sur une tranchée française. Le colonel Bérubé refusa d'obéir. A donné aussi l'ordre de la reprise d'une attaque car le pourcentage des pertes admissibles n'était pas atteint. Personnage, nommé Paul Mireau dans Les Sentiers de la Gloire de Stanley Kubrick, interprété par Kirk Douglas.**

Le 26 février 1937, le général meurt dans son lit, à Savenay, âgé de soixante-seize ans.

Décédée en 1962, Blanche Maupas a été inhumée dans le cimetière de Sartilly à côté du Monument aux Caporaux de Souain où repose son mari.

Didier Cochet, mai 2016.

Sources documentaires :

LE DIDAC'DOC - Service éducatif des archives départementales de la Manche - Octobre 2013. Très complète et documentée avec une riche iconographie.

—
* D'après Roger Monclin via Wikipédia, *Les Damnés de la guerre - Les crimes de la justice militaire (1914-1918)* Paris, Mignolet et Storz, 1934.



Lecture en hommage aux quatre fusillés de Souain

Fête

À André Rouveyre

Feu d'artifice en acier
Qu'il est charmant cet éclairage !
Artifice d'artificier
Mêler quelque grâce au courage

Deux fusants
Rose éclatement
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment
IL SUT AIMER
Quelle épitaphe !

Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir d'espérance.

Il songe aux roses de Saadi
Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche.

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-closes
Les obus caressent le mol
Parfum nocturne où tu reposes
Mortification des roses

Guillaume Apollinaire - *Calligrammes*

Suippes—La Main de Massiges



Nous n'oublierons pas les Dardanelles

1.

7 août 1915, ravin de Kerevez-Dere, Gallipoli, empire ottoman.

Parmi des milliers d'autres gars semblables à lui, un jeune soldat est mortellement blessé lors de furieux combats. Perdu dans la bataille, son corps n'a jamais été retrouvé. Les fleurs à sa mémoire, il faut les poser devant l'ossuaire du cimetière militaire français de Seddül-Bahr, à l'extrême pointe de Gelibolu, nom actuel de la péninsule.

Il aurait eu dix-neuf ans quelques semaines plus tard. Il s'était engagé sans trop réfléchir pour cette expédition en Orient. Il voulait être dans l'action, prouver sa bravoure, se battre comme un homme. Les lettres qu'il envoyait à sa famille racontent en mots simples et blagueurs ces jours qu'il ne savait pas être ses derniers. Il rassurait sa mère et sa sœur Jeanne, il parlait gaîment, expliquait les crapouillots, demandait du saucisson, caprice dont il riait lui-même, ajoutant qu'il ne fallait pas lui céder si ça donnait du mal.

Il s'appelait Hervé Willotte. C'était mon grand-oncle, le frère aîné de mon grand-père maternel.

2.

26 Mai 2011, même endroit.

Noëlle Rérolle, nièce du jeune Hervé Willotte, et sa fille Chantal Péroche, accompagnées de Marie-Reine Bernard (qui facilite grandement l'affaire grâce à ses contacts dans l'université turque), déposent un modeste bouquet de fleurs des champs au cimetière de Seddül-Bahr après avoir arpenté les champs de bataille du nord de la péninsule, où les combats furent essentiellement menés par les forces britanniques ANZAC.

Paisible champ de repos avec vue sur mer, où les bonshommes reposent entre pins et romarins. Eux l'ont connu, l'enfer sur terre, manque d'eau, chaleur atroce, odeurs pestilentielles, feu nourri des Turcs mieux équipés, et qui se battent pour défendre leur terre.

Nous n'oublierons pas.

3.

26 juillet 2015, quotidien *Le Courrier de Saône-et-Loire*.

Noëlle Rérolle, qui concrétise son souhait de commémorer le souvenir de son oncle en cette année du centenaire de la bataille des Dardanelles, lance un appel à témoignages : certaines familles auraient-elles gardé trace d'un grand-père parti là-bas ?

Accepteraient-elles de partager leurs documents ? De raconter son histoire, de faire revivre pour quelques instants ces figures d'une bataille oubliée, voire occultée ?

Et pourquoi la Saône-et-Loire ? Pourquoi Autun ? Quel rapport avec l'empire ottoman ? C'est que c'est là qu'habite Noëlle Rérolle, et là qu'elle a pris contact avec la mairie pour organiser quelque chose. Monsieur le Maire Rémi Rebeyrotte est d'accord, on verra ça vers le 11 novembre. Les idées viennent : une conférence par un historien, une rencontre avec la communauté turque de la ville, une séance de cinéma, une exposition ? À la coordination, c'est le mari de Noëlle qui s'y colle. Paul Rérolle a plus que sa femme le sens pratique : coups de téléphone, rendez-vous, plannings, réunions, ça le connaît.

4.

7 novembre 2015, Autun, Saône-et-Loire, France

Premier acte des commémorations autunoises du centenaire de 1915.



Noëlle Rérolle introduit la commémoration

Un monsieur d'âge traverse la Place du Champ-de-Mars baignée d'un soleil ma foi bien chaud. C'est encore l'été de la Saint-Martin. Il a mis un beau costume, la chemise blanche et la cravate, il a bien ciré ses chaussures. Il a une tête d'ancien combattant, c'en est un. Il monte les escaliers de la mairie, pénètre dans le salon d'honneur où une petite foule a commencé à s'installer. Ils seront une centaine à se réunir pour écouter une conférence et des témoignages évoquant des poilus locaux, on dirait presque un colloque, après le mot de bienvenue bien senti prononcé par Monsieur le Maire d'Autun.

La conférence, c'est le général Jean-François Collot d'Escury qui s'en charge. Il retrace le contexte, met en évidence l'improvisation désastreuse de l'expédition, les failles du commandement allié. Il raconte le calvaire des soldats, la retraite piteuse.

On comprend bien pourquoi cette bataille n'a jamais été mise en valeur par la hiérarchie militaire, il n'y a vraiment pas de quoi se glorifier. L'exposé, clair et précis, est soutenu par force cartes et photos. Pendant ce temps, une noce joyeuse s'ébat bruyamment sur le parvis de la mairie.

Premier témoignage : Jean-Paul Colivet parle de son grand-oncle, le Dr Jean Magnien, mort pour la France sur la plage de Seddül-Bahr. La famille Colivet s'y est rendue en 1997, a visité le cimetière français, a dormi à l'hôtel de la plage. M. Colivet évoque aussi son grand-père, Jules Magnien, qui a fait partie des troupes d'occupations à Constantinople en 1919, et de ce fait, a pu se rendre à Gallipoli et voir la tombe de son frère. Le témoignage est soutenu par des photos prises à l'époque par Jules Magnien. À noter un joli détail : on conserve précieusement dans la famille Colivet deux palmiers rapportés de Turquie par le grand-père sous forme de graines, et quelques lettres d'amour dont nous n'en saurons pas plus.



De gauche à droite, Paul Rérolle debout, Daniel et Roselyne Carrasco assis présentant le journal d'Adelin Grillot

Roselyne et Daniel Carrasco présentent ensuite *La Bataille des Dardanelles, la guerre oubliée*, un livre qu'ils ont écrit sur le Dr Grillot, grand-père de Roselyne. Coïncidence stupéfiante, il a servi dans la même ambulance que Jean Magnien et a été le témoin désolé de sa mort. Il en fait mention dans le journal qu'il a tenu pendant toute la durée des opérations aux Dardanelles. Il s'y montre très critique, virulent contre les défaillances du commandement. À tel point qu'il a défendu à ses descendants de publier ses écrits. Remercions-les d'avoir considéré qu'ils pouvaient passer outre. Ils le devaient. Nombreux cheminaud(e)s prendront

intérêt à le lire, il sera tenu à la disposition de qui le voudra.

Lecture est donnée de la dernière lettre d'Hervé Willotte.

Puis André Dumas apporte un bref mais très touchant témoignage sur son père, Pierre Marius Dumas, qui fut blessé aux Dardanelles, dès son arrivée sur la plage de Seddül-Bahr.

Enfin Paul Rérolle remplace Pierre Debeaumarché pour présenter la citation militaire et les photos retraçant le parcours de son grand-père Raymond Debeaumarché, du même régiment qu'Hervé Willotte, qui fut pour sa part blessé à Seddül-Bahr, puis soigné à Tunis, où une photo le montre jouant au croquet avec son infirmière.

Sur quoi l'on s'en fut répondre aux questions autour d'un verre de l'amitié fort gracieusement offert par la municipalité. On est en Bourgogne, le vin blanc se laissait boire, les conversations en furent d'autant plus animées entre deux gougères. On s'y laissa convaincre de rapporter pour l'association un fort volume de photos et témoignages « bruts de tranchée » sur les combattants morvandiaux et bourguignons de la Grande Guerre. À consulter *ad libitum*.

Pendant ce temps-là, d'autres cheminaud(e)s marchaient à Suippes. Bien des pensées réciproques.

5.

11 novembre 2015. Épilogue.

Partout en France, défilés, cérémonies aux monuments aux morts, dépôts de gerbes, discours...

À Autun, il y aura en plus célébration œcuménique pour la paix. Sans les Turcs, dommage. Mais les petits gars du Lycée Militaire auront participé à la prise d'habits et au concert de l'harmonie du Grand-Autunois-Morvan.

Un grand merci à tous ceux qui ont apporté leur contribution, notamment notre Didier Cochet de Président, à l'origine de tout dans des circonstances qu'il serait trop long de rappeler ici. Un bravo et des baisers à Paul et Noëlle Rérolle, mes chers parents chéris, qui ont permis ces évocations et de belles rencontres.

Et qui sait quelles retombées ?...

Chantal Péroche, 8 novembre 2015

Au Père-Lachaise, dimanche 3 avril 2016 avec l'association des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation



Tout commence par un courriel de Didier : « l'AFMD organise pour nous une visite guidée des monuments commémorant la Déportation au Père Lachaise le dimanche après-midi 3 avril. Te plairait-il de te joindre à nous avec quelques-uns de ton association ».

Partant de là, je proposais le projet aux membres du Bureau du Comité. Et, après quelques échanges courriels et téléphoniques plus tard avec Didier, nous nous retrouvons place Gambetta, à deux pas du Père Lachaise, à midi trente pile, en ce 3 avril. Retrouvailles pour certains d'entre nous puisque nous nous étions rencontrés au printemps 2014 lors d'une journée mémoire au camp de Voves et au séminaire des barbelés dans la banlieue chartraine.



Donc, retrouvailles très sympathiques entre nos deux associations, que nous allions encore améliorer dans un bistrot de la place au cours d'un déjeuner bien agréable : il fallait bien prendre quelques forces avant d'arpenter les allées du cimetière !



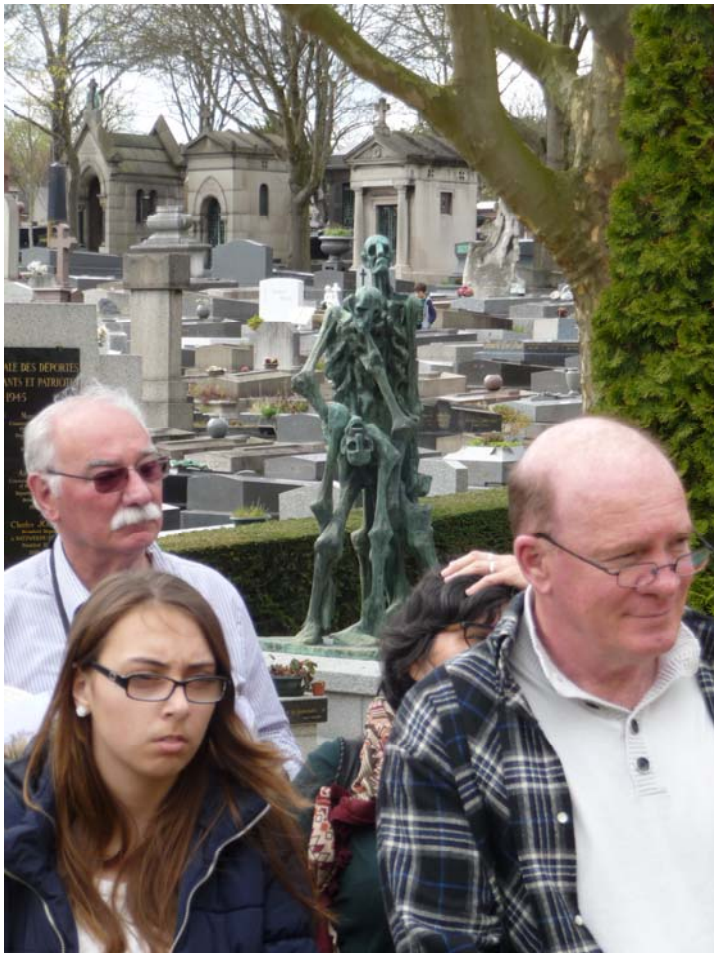
Au rendez-vous porte Gambetta, nous retrouvons notre co-présidente, Jeannine Migdal, venue en voisine, ainsi que notre guide, Annick André, de l'association des amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation qui se révélera passionnante et passionnée tout au long de la visite.





(Re)découvrir les monuments liés à la déportation était le but de cette rencontre. Tout l'après-midi nous avons apprécié, outre les précieuses explications de notre guide, la compétence des créateurs et réalisateurs de monuments dont certains de ces derniers nous projetaient réellement dans l'enfer des camps : la sculpture des corps décharnés ... quelle réalité.

La cloche annonçant la fermeture du cimetière privait bon nombre d'entre nous de pousser plus loin la découverte de « demeures » de personnages célèbres à divers titres reposant dans les allées adjacentes. Mais, ... ce sera pour une prochaine visite.



Le temps d'un au revoir à l'extérieur du cimetière et les Vovéens regagnaient leurs véhicules pour un retour qui devait s'effectuer parfaitement bien, avec dans la tête le souvenir d'une journée de camaraderie avec nos amis des « Chemins de Mémoire Sociale ».

Étienne Égret,
secrétaire
Mémoire du Comité du Souvenir du Camp de Voves.

Un « chemin » à Marseille

Les Chemins de Mémoire Sociale : une association dont les membres arpentent des lieux où souffle l'esprit rebelle, en compagnie de témoins avec qui partager la mémoire des luttes de ceux qui un jour dirent non.

Pourquoi Marseille ? Sur l'idée d'une des nôtres, qui a eu envie de nous faire découvrir la ville de ses étés d'enfance...

Au-delà des souvenirs ensoleillés, c'est la ville de résistance et d'utopie, la ville passerelle que nous parcourons cette dernière semaine d'avril 2016, à la recherche des traces, des états successifs qui en font la singularité :

Marseille la Grecque où tout commença, Marseille à l'histoire tumultueuse,

Marseille éventrée par Haussmann rue de la République, Marseille balafrée par l'Occupation et la destruction programmée du quartier Saint-Jean,

Marseille des exilés en quête d'un visa, qu'on entassa au Camp des Milles, et que protégea Varian Fry,

Marseille des bâtisseurs, Marseille du Corbusier et de Ricciotti, Marseille des quartiers méconnus, où une poignée de citoyens résolu coopère en l'Hôtel du Nord pour construire une ville aussi consciente de son passé que maîtresse de son futur,

Marseille filmée hier et aujourd'hui, Marseille peinte à l'Escale,

Marseille alternative, jeune, bouillonnante et joyeuse, qui s'est donné pour tâche de nourrir les esprits de beau cinéma et les corps de bonne soupe.

De la gare Saint-Charles au MuCEM en passant par Noailles et le Panier, du vallon des Auffes à Notre-Dame de la Garde, et au long de la Côte Bleue, nous serons trente bien comptés à cheminer par les rues, les escaliers, les sentiers de Marseille, en quête de moments d'émotions, d'échanges, de questionnements, de débats.

Chantal Péroche



Devant l'Hôtel –Dieu, ancien hôpital devenu hôtel de luxe

Marseille en Angleterre.

Marseille, chemin préparé ... mais pas vécu.
À la place j'ai vu la Cornouaille, sa lande, ses vallons, ses falaises.



Comme à Marseille il y avait la mer, mais c'était plein d'Anglais qui parlaient « avé l'assen » de la Cornouaille.

A défaut de Vieux-Port il y avait une embouchure de rivière et son port de plaisance.



Pas de jolies calanques mais des falaises noires agressées par les vagues.



Des menhirs, des vestiges d'un long passé minier industriel.
Et la lande jaune et désolée, brûlée mais détrempée, régulièrement battue par le vent et la pluie.



Pas de Notre-Dame-de-la-Garde mais une belle cathédrale médiévale.



Pas de Cité Radieuse mais un moche château en béton cinglé par le vent.



J'aurais pu me balader et arpenter Marseille avec vous, mais j'ai travaillé et arpenté une autre contrée.



... Et finalement, je suis ravie d'avoir filmé ces beaux paysages.

Sylvie Carcedo

Un chemin pas comme les autres

Cher Pigeon voyageur...
 Quelle belle ville ! Vaste, puissante,
 pleine d'échos de toutes sortes - Restée
 phocéenne, indépendante et rebelle...
 Elle se prête vraiment à la personni-
 fication, cette ville-femme, comme la
 grande figure de proie conquérante au
 pied des marches de la Gare St Charles.
 J'ai l'impression que nous l'avons attrapée
 par plusieurs entrées, et, comme on dit
 on connaît une ville par les pieds -
 Et nous l'avons fait ! la suite →

Bonjour de Marseille
 L'escalier monumental de la gare Saint-Charles



De ce chemin pas comme les autres je garde « au cœur » des souvenirs qui résonnent plus fortement.

Notre parcours au Camp des Milles où, transis, nous écoutions parler de ces hommes et femmes qui y ont affronté le tourment de l'incertitude, la rudesse du dénuement, l'absence d'issue, jusqu'à l'anticipation de leur fin.



Camp des Milles, ancienne briqueterie, lieu de Mémoire

Comment ne pas être saisi au passage par leurs traces griffées, sculptées sur les murs, autant de signes voulus, gravés, pour se dire en vie et nous interdire l'oubli ?

Eux tous, présences invisibles, juste là tout près de nous...

Nos chemins suscitent souvent de tels « rapprochements » et je me disais : n'est ce pas aussi ce que nous y recherchons ?

Le temps écoulé, les années, les siècles même s'effacent, cette proximité développe notre sensibilité, mais surtout notre conscience, qui s'aiguisé et se mobilise. Nous ne sommes plus tout à fait pareils ensuite, et pourquoi pas espérer y trouver des positionnements plus lucides et justes...



Chants en hommages

C'était le 25 Avril 2016 et d'autres temps se sont à nouveau rencontrés...

Devant le wagon sombre, maintenu là au milieu des herbes sur la voie ferrée de la déportation, nous avons entonné « Grandola ... » après le Chant des marais : un sursaut de joie que de chanter là, avec Olga aux coquelicots rouges cueillis entre les rails. Il y a des moments qui vous restent on ne sait pas trop pourquoi.

Comme l'image de Varian Fry descendant les marches de la gare Saint-Charles et se posant dans cet hôtel Splendid où nous sommes venus aussi à sa rencontre. Tout cela devenant très tangible à travers les récits évocateurs que nous avons entendus.



Escalier du Splendid, file d'attente pour voir V.Fry

Je garde aussi l'impression d'avoir été en continu « accompagnés » dans cette ville de Marseille par les gens-amis d' « Hôtel du Nord », y compris quand ils n'étaient pas avec nous, sans doute à cause des clés qu'ils nous ont données ici et là pour saisir cette ville. J'ai noté une de leurs phrases « entre les balles et les kalachnikov les habitants se veulent accueillants et porteurs de savoirs ». Une belle idée de l'hospitalité chez ces hôtes pas ordinaires qui, en vous recevant chez eux se disent aussi « messagers de leur territoire » et construisent des liens coopératifs qui sont autant d'alternatives ou d'antidotes à un tourisme de consommation. La « conservation » du patrimoine, pour eux, c'est vraiment autre chose, c'est le faire vivre autrement et le partager.



Évocation d'un quartier disparu avec Christine Breton

Côté partage je pense tout de suite à Fatima, vers qui Philippe nous a conduits. Un autre territoire encore, le sien, celui où elle a grandi, celui où elle agit comme professionnelle et comme habitante-militante déterminée à ne rien lâcher sur la maîtrise de leurs conditions de vie par ceux qui y vivent.

Les clichés sur les Quartiers Nord en ont pris un coup ! Fatima détient avec d'autres une mémoire des lieux, nous amène là où un jeune a été tué par la police, mais aussi sur les places qu'elle voudrait rendre plus rassembleuses, conviviales, espaces de vraie mixité. Ce n'est pas rien de nous avoir dit sa trajectoire personnelle, le pourquoi de ses choix de vie d'aujourd'hui, et de nous rendre contagieuses à certains moments sa colère, ses convictions, son aspiration à changer ce monde.



Aux quartiers Nord avec Fatima Mostefaoui

Oui il y a eu, à bien des tournants de notre périple-Marseille, des mouvements généreux, des portes ouvertes chez soi, de jolis propos philosophiques au coin d'une rue, et des transmissions spontanées de savoirs, tout cela faisant de nous d'heureux arpenteurs de cette ville devenue un peu plus familière et sensible.



Cité Radieuse du Corbusier avec Gérard Planchenault et ses amis

Martine Thomas Rousset

Le mistral est tombé et la lumière vibrante de l'Etaque nous a rempli les yeux.



Retrouver les paysages peints par Cézanne et Braque avec la reproduction de leurs toiles sous les yeux, les comparer aux paysages actuels et les reconnaître, cheminer dans les ruelles étroites du village qui n'a que peu changé voici les joies que nous a données Gérard, l'architecte-ami.

Mais Cézanne quitta définitivement cette villégiature en 1885 car

« Malheureusement ce qu'on appelle le progrès n'est que l'invasion des bipèdes, qui n'ont de cesse qu'ils n'aient tout transformé en odieux quais avec des becs de gaz et - ce qui est pis encore - avec éclairage électrique. En quel temps vivons-nous ! »

Écrit-il à sa nièce... Heureusement pour lui il n'a pas connu la zone Seveso qui domine la ville...

Maguy Figureau

Une rando sur la Côte Bleue

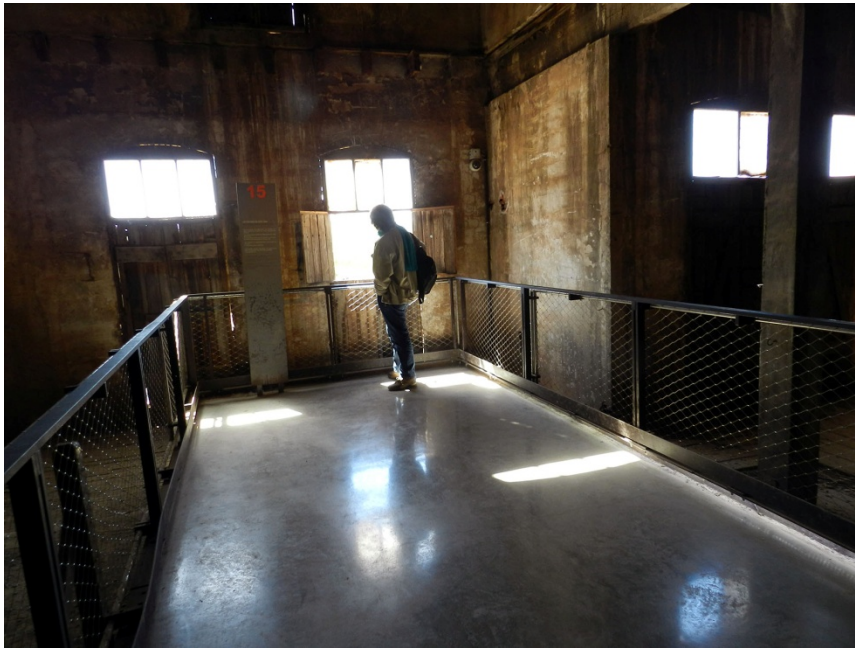


Le groupe des randonneurs avec Vincent Fraschina d'Hôtel du Nord



Pique-nique à la Caverne

Un silence assourdissant : le Camp des Milles



Une fenêtre ordinaire au bout d'un long passage désertique. Une fenêtre au deuxième étage d'une ancienne fabrique de tuiles, pas si loin de la terre, mais suffisamment haut pour se suicider. Une fenêtre échappatoire pour ceux et pour celles qui voyaient au loin une file de sinistres wagons.

Tout est noyé dans des couches épaisses de poussière de terre cuite et d'obscurité. Dense et étouffant. Dans le noir, des lits alignés à l'infini le long des murs. Une tanière inhumaine, un trou sans espoir et sans issue.

Un espace vaste et vide, habité par des milliers de voix qu'on n'entend plus, criant sourdement à partir de rudes incrustations sur le mur : « la liberté, la vie, la paix ».

Nous étions là un 25 avril, le jour suivant la Journée Nationale de la Déportation. Nous étions venus pour savoir, pour voir et pour comprendre. Pour réfléchir sur la genèse des fascismes ordinaires.

Barbara





Lundi 10 Août : journée terrible... quels gestes de pauvres pères qui, avant la déportation définitive, caressent le visage d'un fils ou d'une fille, comme pour en conserver l'empreinte du bout des doigts ! Des mères hurlent de désespoir et personne ne peut retenir ses larmes... Certaines femmes conservent une remarquable distinction... les wagons, noirs comme des corbillards, attendent sur la voie de garage. Encadrés par des gardes en armes, des humains qui n'ont commis aucun crime, parce qu'ils sont juifs sont livrés par mon pays qui leur avait promis asile à ceux qui seront leur bourreaux.

(Carnets de Raymond Raoul Lambert, Directeur Général de l'UGIF, mort en déportation avec sa femme et ses quatre enfants.)

Au camp des Milles

La visite du camp des Milles provoque en moi un questionnement à la fois enthousiasmant et inquiétant. Le côté mémoriel de ce lieu est glaçant, d'ailleurs nous avons tous et toutes ressenti ce froid s'expliquant sûrement par la construction elle-même de briques au pouvoir réfractaire, le manque de pénétration des rayons solaires, sauf en une salle. Nous étions dans un four, mais qui, éteint depuis si longtemps, se révélait être aussi une véritable glacière ! Comme il devait l'être pour les internés. Mais je suis sûr qu'il n'y a pas que cela, cette froideur à la limite du frisson, on la devait aussi au malaise ressenti à l'écoute de l'histoire de ces lieux.

Un profond malaise et même de la honte. Comment entendre sans effroi, que nous avons parqué là des hommes parce qu'ils auraient dû, en toute logique, être nos ennemis puisqu'ils venaient du pays de nos ennemis, sans comprendre qu'étant des opposants de nos ennemis, ils étaient bel et bien nos amis ! Eux croyaient en tout bon sens que c'était une évidence et sont venus, de leur plein gré, se rassembler ici. Hélas bien vite ce refuge et cette protection espérée du Pays des Lumières se sont transformés en la réalité d'un absurde camp d'internement, voire une prison, sans barreaux certes, mais une prison réelle, car où aller quand on a tout quitté ? C'est pourtant ce qu'on attendait : qu'ils s'en aillent et qu'on soit débarrassé définitivement d'eux ! C'était tous des indésirables ! Nous n'avons pas su voir leur valeur intellectuelle et artistique.



Des wagons à bestiaux,
noirs comme la mort

Un malaise encore plus écœurant, a été pour moi d'apprendre que nos autorités sont allés largement au-delà de la demande des Allemands lorsque ce camp est devenu clairement l'antichambre d'Auschwitz d'août à septembre 1942. Le gouvernement de Vichy a fait preuve d'un

zèle effroyable, organisant en quelques semaines la déportation, en vue de la solution finale, de Juifs, hommes, femmes et enfants ! Le plus jeune déporté n'avait que un an ! Ce qui me fait le plus mal c'est que ce sont des Français, comme moi peut-être, qui ont fait le jeu des Nazis, aveuglément, sous couvert de civisme et de patriotisme, faisant « encore mieux » que l'ennemi n'aurait jamais osé l'espérer.

Comme moi peut-être ? Qu'aurais-je fait ? Je ne sais pas, personne ne peut savoir. Je me sens et je me suis toujours senti Français, issu d'une famille française et je l'ai toujours ressenti comme une évidence. J'ai longtemps vécu ainsi, protégé, heureux, sans penser à ce genre de question, ni à nos ancêtres les Gaulois.

Pourtant, depuis quelques années seulement, peut-être en voyant certains de mes amis faire des recherches généalogiques, je me suis interrogé, sans angoisse spéciale cependant, sur mes origines. Il me plait à dire que je suis un métis méditerranéen. Cela a commencé par le mariage de mon grand-père paternel juif d'Afrique du Nord (département français d'Alger) avec une chrétienne originaire de Malte. Ils ont tout quitté pour vivre leur amour, contre tous les interdits de leurs deux cultures et j'éprouve une très grande fierté et admiration pour leur courage. Cette grand-mère, que j'ai trop peu connue, a insisté avant de mourir pour que je sois baptisé chrétien : pour elle c'était une façon de me protéger contre l'antisémitisme.



Cinq hommes pour un cheval (en long) :
Des humains traités pire que des bêtes !

Bref, si j'avais été juif en métropole en 1942 la question aurait été sans doute vite réglée.

Français, bon Chrétien baptisé, qu'aurais-je fait ? La bonne question maintenant est que ferais-je demain si tout recommençait ?

Ne rien faire, c'est laisser faire ! Alors que faire ?

Le mémorial du Camp des Milles a cette extraordinaire particularité de nous faire entrer dans une réflexion qui, pour moi, est aussi enthousiasmante qu'inquiétante. En effet, on nous présente l'analyse d'un mécanisme logique, qui nous donne une explication, plutôt convaincante, d'engrenages qui peuvent conduire aux horreurs que l'on sait.

Par la mise en parallèle de trois génocides notoires : Juifs, Arméniens et Tutsis, dont on décortique les rouages, on arrive à la conclusion de similitudes extraordinaires qui semblent répondre à une loi hélas universelle de la nature humaine.



C'est assez effrayant, d'autant plus que l'actualité, diffusée quotidiennement dans les médias, nous incite à penser que certains de ses éléments et rouages sont déjà en place ou ont une forte probabilité d'arriver prochainement : c'est le terreau.

Un panneau couvrant tout un mur résume assez bien la logique de l'incroyable sauvagerie de l'homme civilisé. Je l'aurais vu plutôt en position verticale, car avec ma formation de biologiste, j'y perçois un arbre. Et je ne résiste pas à l'envie de pousser plus loin la comparaison.



L'arbre « couché » des résistibles engrenages



Détail du terreau dans lequel l'arbre prend racines

Cet arbre plante ses racines dans un terreau riche de divers éléments nourriciers. Pour moi ce terreau, c'est la contrepartie d'une véritable démocratie, qui se doit d'être ouverte, respectueuses des différences, tolérante. Il dresse son tronc, tronc commun évidemment, suivant toutes sortes d'idéologies plus ou moins exclusives, enfin il déploie ses rameaux, qui vont porter des fruits pour gaver et intoxiquer les cervelles. C'est là que : « Ce qui était hier inconcevable, devient aujourd'hui normal » ; et dans ces fruits des graines qui assurent la pérennité !

Alors encore une fois que faire ?

Cela paraît simple : il ne faut pas laisser grandir cet arbre. Mais comment ?

En l'arrachant dès que la graine commence à germer ? Mais comment reconnaître son caractère nocif, un jeune arbre ressemble tant à un autre ? Tous ne sont pas néfastes. Et puis, il est si petit que la plupart ne le remarqueront même pas. D'ailleurs comment un si petit arbre pourrait-il faire du tort ?

Et puis le voilà, bien grand et puissant, on ne peut plus l'abattre, que l'élaguer. Cet élagage c'est la résistance, elle semble dérisoire et ponctuelle, mais elle attaque en différents points, sans relâche, elle affaiblit en vue d'une prochaine éradication (latin : ex-radix) à la racine ! mais attention si on a laissé monter à graines : ça peut repartir... Mouvements néo-machin, néo-truc !

Pour résister, il faut un certain courage et/ou une certaine dose d'inconscience ! Pas toujours facile... Prendre conscience et la suivre. Certains résistants diront : « Ce que j'ai fait n'avait rien d'héroïque, n'importe qui l'aurait fait ».

Je n'en suis pas si sûr et c'est tout à leur honneur, ils ont pris des risques parfois énormes et ont eu de la chance. Je les comprends si on considère que les « vrais » héros peuplent aujourd'hui les cimetières parce qu'ils ont eu moins de chance.

Dans certaines parties du monde toute forme de résistance ouverte est suicidaire. Actuellement dans notre Pays où existe une réelle démocratie, résister apparaît comme un devoir. Pas facile de mener une réflexion personnelle pour ne pas être comme un mouton dans un troupeau et surtout de suivre les formes de résistance ressenties, en espérant prendre des décisions dont on pourra être fier, ou tout au moins, ne pas avoir à rougir. C'est une affaire personnelle. Sans rien imposer, cet espace réflexif nous en donne des exemples. Michel

Urbain d'abord

Dans d'autres parcours nos pas ont suivi ceux des acteurs et des victimes des luttes ou des conflits. Moulin à Chartres, les Républicains espagnols en Catalogne(s), les LIP à Besançon... Si le lieu arpenté est chaque fois le cadre, il n'est pas le sujet.

À Marseille nous avons retrouvé Moulin, Crémieux-Brilhac et Deferre – le régional de l'étape. La Libération et la Résistance, l'occupation et Vichy, étaient à notre rendez-vous avec l'histoire. Mais pas que. Le cinéma était là. La vie culturelle et associative d'aujourd'hui étaient là aussi. Les Grecs, les Romains, les Italiens, les Arabes, tous au rendez-vous. L'histoire bien plus ancienne des minéraux dut même être convoquée qui commence il y a deux-cents-millions d'années avec la formation des pierres dont les marseillais ont construit les fortifications et les temples ; de l'argile qui fera la prospérité des tuileries, poteries et autres briqueteries ; des granulats et du ciment dont Le Corbu édifiera son village vertical ; et des petits cailloux verts tachetés de gris qu'on ne trouve qu'au fond de la Durance à ce qu'on dit*. Il fallait cette diversité dans toutes les dimensions dont aucune n'est « le » sujet de notre aventure pour le cerner en pointillés. Tant de monde s'est télescopé dans notre chemin à facettes dont le but, pour reprendre l'image de René Allio dans *L'Heure Exquise*, était de peindre un tourbillon.



Le chemin marseillais est celui de la ville

En cela il se distingue des autres. Ici le lieu plus que les hommes est le sujet qui nous mobilise. C'est une ville, et quelle ville ! En l'arpentant on dispose d'un prisme qui nous éclaire sur les thèmes essentiels et universels. On réalise notamment comment l'urbanisme est un outil de lutte des classes avant d'être la science de l'organisation de la ville. Sûrement parce que les reliefs qui l'entourent totalement délimitent naturellement le territoire de Marseille et que l'accès aux ports qui l'ouvrent sur le monde est un enjeu essentiel, la ville

se construit sur elle-même. C'est à dire qu'elle se détruit et se reconstruit au fil du temps. Les quartiers entiers rasés méthodiquement, les programmes immobiliers qui leur succèdent nous font comprendre sur le terrain que l'urbanisme sert le contrôle social et le profit des entrepreneurs. S'il y a des retombées favorables pour les citoyens c'est encore mieux car l'argent public financera légitimement les travaux, mais l'initiative surtout pour les projets les plus innovants, les plus ambitieux et les plus emblématiques, revient toujours à un petit noyau d'entrepreneurs en mal de croissance.

À Marseille, notre chemin n'a pas eu besoin de rappeler l'étymologie du mot « politique » pour montrer que les rapports entre humains se jouent à l'échelle de la cité, à travers ce qui la constitue concrètement, ses bâtiments et ses voies de circulation, ses moyens de transports... et leur absence.



Pour se distraire en attendant le train qui nous éloignera de Marseille nous avons feuilleté le journal gratuit qui inonde la gare Saint-Charles en ce début de journée. Une bonne part se révèle un discours grossier visant à séduire le quidam pour qu'il place ses petites économies dans les magnifiques opportunités qu'offre le marché immobilier ! La communication aujourd'hui vient au secours des expulsions plus sûrement que la dynamite. Les promoteurs matraquent dans ce torchon** à coups de publi-reportages qui font comme un écho à notre réflexion.

— · · — · · —
* *Les Petits Cailloux*, Michèle Bernard 1978

** *Direct Matin Provence* du 29 avril 2016. Au milieu d'un gratuit de vingt pages, un encart de seize pages « coup de projecteur sur la défiscalisation » largement entrelardé d'annonces immobilières et même d'un appel à projet – non moins immobilier – de la ville de Marseille.

Chantal et Chris

Quelques cartes postales adressées au Pigeon voyageur

Un soir autour de la table de la Casa Consolat, notre cantine marseillaise, Michel a distribué à chacun quelques cartes pour inviter les participants à donner à chaud des nouvelles à notre cher Pigeon Voyageur parce que trop longtemps après c'est plus difficile de s'y mettre. Cette originale initiative n'est pas pour rien dans la moisson d'articles qui relatent ce chemin pas comme les autres.

Cher Pigeon voyageur...
Imagine toi qu'en descendant la
Canebière, nos hommes nous
distancèrent. Comme nous les
hélions : "Les Garsçons!!", deux
jeunes gens, dans les vingt
ans, se retournèrent. Et voilà
une jolie preuve que le
chacun des cheuots agit
encore sur les gamins
marseillais. Chantal, Danièle, dga

Cher Pigeon voyageur,
Quelques-uns de tes fidèles cheminots se sont trans-
formés en voyageurs de clair de lune, entre la petite
gare Saint-Joseph et la grande gare Saint-Charles
toutes deux sises à Marseille. C'était vendredi 29 avril
2016, c'était le TER de 15 h 38, c'était après la balade
(mémorable) dans les quartiers nord. Merci à la SNCF
qui néglige d'équiper de distributeurs de tickets les
quais de ces modestes haltes de banlieue, et épargne les
contrôles aux passagers de ses tortillards. Dommage
qu'il n'en aille pas de même pour les billets de TGV...
Chantal P



Cher Pigeon voyageur...
Une précision pour un prochain
chemin « Marseille n° 2 »
Etague - Brasserie du bord de l'eau.
Du bon usage des WC
1- La plus courageuse ou incons-
ciente demande la clé au bar
2- Elle ne saisit pas l'hippocampe*
à pleine main, surtout s'il est rose et
en mousse.
3- De préférence être la seconde, ou
l'avant dernière si file d'attente

4- Utiliser la lunette après l'avoir
essuyée ou en lévitation
5- Si dernière utilisatrice des WC
(la pôvre) rapporter le clé au bar
par son extrémité ou par l'anneau,
sans toucher l'hippocampe.
OUF!

De la part de Christine, la Bretonne
* doudou rose en mousse accroché à
la clef de la porte des WC, qu'on
est tenté de prendre en main ...

Fatima : « Mon père n'a pas oublié de cocher la case cerveau ! »

Fatima Mostefaoui est travailleuse sociale au centre Malpassé et présidente de l'association des locataires de la Cité des Flamants à Marseille. Nous l'avons rencontrée lors de notre chemin marseillais d'avril 2016.



Fatima Mostefaoui, c'est d'abord une explosion de couleurs chaudes, sous le soleil d'avril, à la porte du centre social de Malpassé, dans les quartiers Nord, où elle travaille. Pull rose malabar, pantalon aubergine, boucles cuivre, teint terre de sienne brûlée, bouche cassis. Elle est baraquée, Fatima, une charpente solide, un visage large, ouvert, des yeux directs, une voix qui porte. Tu la connais depuis quinze secondes, et déjà tu as compris le verbe qu'elle incarne : elle rayonne.

Elle te serre la main, Fatima, une vraie prise de contact, ferme, chaleureuse, délibérée. Elle pétille, Fatima : une question, son regard s'allume, et sans le moindre égard pour le politiquement correct, elle dit ce qu'elle pense. « Là, je ne vais pas être gentille... » Libérer sa parole, comme le prétendaient certains ? Tu veux rire... Fatima, elle pense, elle agit, elle parle librement, personne n'a rien à lui apprendre en matière de liberté !



Elle connaît la musique de son quartier populaire, elle a fait toutes les bêtises des minots des cités. Aux Flamants, où elle est arrivée à six ans, elle a tiré les sonnettes des vieux pour les embêter, elle le raconte dans un grand rire. Avec ses copines, Corinne et Claire, elles ont grandi là, filles complices qui ne connaissaient aucune barrière et échangeaient confidences et projets d'avenir, bras dessus bras dessous dans les allées de la cité. Elles se voient toujours, avec Claire et Corinne, elle est fidèle, Fatima.



Un jour, un terrible jour, elle a compris des choses, Fatima. Elle avait quinze ans. C'est le jour où son copain Lahraoui s'est fait tuer par un flic, le jour où elle a pris conscience qu'ils étaient discriminés, eux les jeunes de la cité. Au-delà de la peine, elle a décidé de ne jamais oublier. Puis elle est partie, Fatima, elle savait qu'il le fallait, faire des études, rencontrer l'amour, monter sa boîte. Elle a vécu, elle a travaillé, elle a connu le meilleur, et aussi le pire. Liquidation, retour chez les parents qui accueillent sans poser de question leur fille en difficulté.



Fatima aux Flamants devant la plaque en hommage à son copain tragiquement disparu : « Plus jamais ça ! »

Riche des deux cultures dont elle est porteuse, elle s'est plongée dans les textes arides, elle a monté des associations de locataires, elle en est devenue présidente, elle a tenu tête aux bureaucrates, elle a mobilisé toutes les ressources de son franc parler, de son humour, de son imagination, de son intelligence (et elle n'en manque pas, son père a bel et bien coché la case cerveau quand il l'a faite...).



Et ça a marché. Parfois de tout petits cailloux pour jalonner un long chemin, parfois de grandes réussites. Elle est toujours là où ça bouge, Fatima, elle bouillonne de vie, de convictions, de projets, elle irradie, elle fuse de partout. Et ne venez pas lui proposer des jardins partagés : rien à faire des plants de légumes merdiques achetés au Leroy-Merlin du coin, sur lesquels les rats s'empresseront de pisser. Elle veut des tomates bio, vendues par les maraîchers locaux, sur les dalles des cités rénovées, côte à côte avec les tréteaux des femmes qui proposent des gâteaux maison pour financer leurs futures vacances. Elle veut que les gamins des quartiers nord aillent étudier en centre-ville, sortent de chez eux, partent en séjour linguistique, découvrent d'autres horizons, d'autres couleurs, d'autres cultures.

Vendredi 29 avril 2016, midi moins le quart, soleil et vent frais, les conducteurs qui passent sur l'avenue qui porte le nom d'un faux philosophe se posent bien des questions devant ce groupe inattendu à l'entrée de la Cité des Flamants, quartiers nord de Marseille : une grande et solide femme à la chevelure de cuivre rouge, micro en main, entourée de vingt-cinq randonneurs qui ne perdent pas une miette de son discours, n'en finissent pas de poser des questions, ne veulent pas la laisser filer prendre son train, la retiennent, se sentent privilégiés d'avoir rencontré Fatima Mostefaoui.

Chantal P. (et la touche pro de Martine L.) 3 mai 2016

Sur ce Chemin de Mémoire Sociale à M.A.R.S.E.I.L.L.E



Nous avons vraiment **M**arché, découvrant ce site unique, sa voie historique, sa bonne Mère, randonnant sur sa côte bleue ou dans ses quartiers Nord ...

Nous avons **A**ppris la **R**ésistance des justes du camp des Milles, de Varian Fry, de Fatima à la Cité des Flamants, des sociétaires d'Hôtel du Nord.

Au nom de la **S**olidarité ils nous ont **E**mus et **I**nterrogés.

Sous le soleil et le mistral,

Le Corbusier, nous a transmis sa lumière et ses couleurs,

La Cannebière son ambiance multiculturelle ;

René Allio nous a touchés par son « Heure **E**x-
quise ».

Un grand Merci aux copains organisateurs !



Anne-Marie



L'Heure Exquise



Ouverture de la séance

René Allio, qui est né en 1924 attendra le début des années 80 pour revenir sur la ville de son enfance. Attiré par elle et son passé...

L'Heure exquise, c'est le chant d'un homme qui se promène dans son passé. Mais le vrai sujet, ce sont les autres. Parents, grands parents, frère...

Je crois éprouver ce que ressent un homme qui revient sur la ville de son enfance, moi qui quitte la mienne.

Nous avons vendu la maison de mon enfance, celle de mes parents, copains, enfants, colères.

Et l'autre jour, en traversant les jardins de la mairie, je me suis dit qu'il existe peut-être quelque part une photographie noir et blanc, prise un jour de printemps où, en arrière plan, on voit trois enfants, l'une qui lit sur un banc, l'autre jouant au foot, le troisième sur des patins à roulettes. Trois enfants qui ne se connaissent pas, qui ne se parlent pas, et surtout qui ignorent qu'un jour...

Ils s'appellent Chantal, Didier, François.



Discussion



Retrouvailles



Échanges autour d'un verre



Paul Allio, fils de René

Paul Allio nous aura peu parlé de son père, ni de l'Heure exquise, si ce n'est pour évoquer des souvenirs douloureux. Paul Allio nous aura surtout parlé de lui, de ses blessures, ses colères. Et quand il nous récitera Howl, en clôture de cette soirée émouvante, je me souviens de cette définition de Ferré : « la poésie est une clameur »

François

Samedi 30 avril 2016, après-midi : Suite du Chemin avec Hôtel du Nord

Vous êtes tous sur le retour. Diana, jeune colombienne migrante à Marseille accompagne sa première balade pour Hôtel du Nord dans les quartiers populaires de Noailles et de Belsunce sur les traces des immigrations successives.

Opportunité imprévue pour moi, c'est la femme de Vincent que je connais depuis son enfance...

Il pleut sur Marseille, la déambulation est compromise. À peine regroupés au bas des escaliers de la gare Saint-Charles, nous nous mettons à l'abri au Café de France, première étape de cette balade. Une chance ! Là, nous faisons une très belle rencontre, l'unique de cet après-midi mouillé : Ali Timizar, d'origine algérienne, homme distingué de 77 ans, engagé dans la défense des Chibanis, « les Anciens » en berbère.

Pour conserver le bénéfice de leur retraite, ces hommes marocains ou algériens, dont d'anciens harkis, vivent en célibataires la grande partie de l'année en France.



Ali Timizar



Leur vie « Entre deux rives » est souvent douloureuse et difficile matériellement : en France, ils vivent à l'hôtel ou dans des résidences sociales, non intégrés dans la société française. Ils sont retenus malgré eux sur notre territoire pour bénéficier des couvertures santé nécessaires à leur âge avancé.

(Pour en savoir plus :

<http://www.yabiladi.com/articles/details/39377/france-accorde-aide-chibanis-pour.html>)

Étrangers dans leur pays d'origine, ils sont à part dans leur famille, en décalage avec une femme dont ils furent séparés par le travail, avec des enfants qu'ils n'ont pas vu grandir.

Ici ou là-bas, ils ne sont jamais au bon endroit, jamais à la bonne place.

(Pour en savoir plus :

<http://www.med-in-marseille.info/Vieux-migrants-Ou-en-est-t-on-Les.html>)

Ali Timizar se présente comme un réaliste pessimiste : il pense que l'on ne peut rien faire contre le mouvement d'un monde où les machines supplantent l'Humain, où les valeurs de solidarité, de respect, de rencontre sont déclassées au bénéfice des profits immédiats. Il croit à la résistance du roseau, pas à celle du chêne : la résistance frontale peut vous mettre en danger, dit-il. Il veut croire en l'importance des petits gestes de chacun dans son environnement immédiat avec la volonté de faire son possible pour améliorer la vie et les relations sociales.



C'est un combat quotidien et modeste contre les pouvoirs de l'argent et les politiques corrompus ou incompétents. Lui-même est engagé dans ce quartier de Belzunce où il est propriétaire d'un café et d'un hôtel.

Il montre une solidarité communautaire en lien avec la ville. Cet engagement s'illustre dans l'action qu'il mène comme président du quartier (CIQ CADU-NABE) pour la réhabilitation de la place « Louise Michel » : sur cet espace urbain, anonyme, bombardé en 1941, délaissé par les pouvoirs publics, les chibanis se retrouvent, réconfortent leurs solitudes et partagent souvenirs et espoirs.

La requête pour l'appellation de la place en l'honneur de Louise Michel est le fer de lance d'une demande de réhabilitation de la petite place dans le respect des Chibanis et pour la disposition de l'espace à tous les Marseillais et les visiteurs de la ville.



Louise Michel

Comme la pluie ne nous a pas permis de déambuler vers la place Louise Michel, les liens suivants vous permettront d'approfondir la rencontre avec Ali Timizar et poursuivre le chemin jusqu'à la Place Louise Michel :

<https://www.youtube.com/OaDqw3EcftQ>
<http://www.dailymotion.com/video/xt33aw>



Lors des déambulations et des rencontres à Marseille, nos amis de Chemins de mémoire sociale et nos guides d'Hôtel du Nord nous ont montré différentes expressions de résistance.

Qu'ils soient remerciés pour le témoignage de toute cette humanité en marche !

Christine Aubé

Marseille, en avril 2016

Une ville en héritage

Cheminer à Marseille avec vous a été le point d'orgue d'une patiente redécouverte, d'une passionnante exploration pour recevoir en héritage la ville que mon père aimait, et qu'il m'a amenée à aimer en retour. Il a fallu y venir souvent, laisser décanter les premières impressions, ôter une à une comme des peaux d'oignon piquantes les émotions brutes des souvenirs qui reviennent, portés surtout par les odeurs de l'enfance et la lumière tranchante. Heureusement, les amis « organisateurs » étaient avec moi, et les découvertes ensemble ont adouci ces premiers moments troublants, et grisants aussi.

Je voulais notamment comprendre — parce qu'il y a beaucoup de trous, de non-dits, de choses instinctivement ressenties, plus ou moins difficiles à avaler — ce que ma famille paternelle a vécu, a fait, n'a pas fait, pendant l'Occupation, ce que mon père y a ressenti, avec ses vingt ans. Son témoignage le plus fort, c'est la destruction du quartier Saint-Jean, avec amassée sur le quai de l'autre côté du port, la foule de la bonne société marseillaise venue regarder le quartier des « bas-fonds » partir en poussière. Un autre, sur le terrain vague derrière la Bourse qu'a évoqué pour nous Christine Breton, des baraquements où on distribuait les tickets de rationnement, et que les Marseillais avaient appelé par dérision « la Cité Administrative ». Rien de plus efficace pour refroidir ces questions brûlantes que d'avoir cherché, lu, visionné, ce que j'ai pu vous raconter en balade le long de la Voie Historique, et d'avoir trouvé dans la grande Histoire matière à préciser le tableau de famille et surtout à élargir la vision de cette époque.

À partir de cette approche très subjective, et forcément partielle, nous, la fine équipe des sept organisateurs, avons tenté de donner une cohérence et une forme à la complexité et à la vitalité de cette ville. Le plaisir de la préparation a été grand et varié, les énervements autour de quelques obstacles locaux aussi... Pour ma part, j'ai vécu cette semaine trépidante avec beaucoup de bonheur. Et cette impression m'a semblé partagée. Nous avons tous à présent à Marseille des gens à revoir, des moments de partage à vivre, des lieux à revisiter ou à explorer, sans parler des films et des bouquins sur le sujet qui nous attendent...



Christine Breton nous raconte l'histoire du quartier Bourse



Sur la voie historique avec Marie-Reine

La Marseille interdite de l'enfance : les quartiers populaires et maghrébins, Belsunce

Les grands-parents qui dorment au cimetière Saint-Pierre

Descendre la Canebière pour se faire prendre en photo
Une colonie italienne où une femme généreuse travaille avec son fils

Des chantiers et des hommes, des archis travaillés par la sociabilité des êtres et des choses sur le chantier.



Monument aux déportés.

Remailler le tissu déchiré de la ville pour installer des serrures et des ferrures de meilleure qualité, comme réussissait, par exemple, à le faire Fernand Pouillon (1912-1986), un très grand architecte qui pratiquait la somptuosité dans le social par la réduction des coûts. Dans ses bâtiments, dont de nombreux logements sociaux dans le sud-est de la France, la beauté nous frappe encore. Mais si l'architecte est aujourd'hui admiré et célébré, l'homme, lui, a payé cher ce goût de l'élégance pour les plus déshérités, osant contourner les normes pour garantir le résultat.

Et toujours ceux qui travaillent viennent d'ailleurs, retrouver la pierre antique.



Du côté de chez Fernand Pouillon

Un vieil homme dont le père a été logé là en 1943. Des passants qui viennent chanter avec nous devant le monument aux déportés, Didier redresse les couronnes

Le Palais Longchamp la nuit qui peu à peu émerge



Palais Longchamp

de la demi-pénombre pour révéler une magie nocturne.

Rencontrer Carpita au coin d'une rue.

L'épreuve du vent au MuCEM, pour accentuer le défi aux éléments d'une architecture.

Se tenir face au large deviné, avec au loin l'autre rive de la Mer Intérieure, la Méditerranée qui a pris les teintes sombres de l'exil et du naufrage.



Une passerelle du MuCEM

La peur du fils devant le défi du père : une passerelle comme un trait noir au fusain qui va devoir lutter contre le mistral.

Rendre sa cohérence et jeter des passerelles.



Paul Allio

Les grèves de 1947 : parties de Marseille, la Guerre Froide enflamme le territoire national.

Et maintenant, avec ce Chemin vécu avec vous tous dans l'enthousiasme et dans l'émotion, je peux dire que j'ai fait en quelque sorte peau neuve à Marseille. C'est un très beau cadeau, et si par le plus heureux des hasards... je venais m'y installer pour jouir de mon héritage, sachez que chacun, vous serez chez moi attendu et accueilli, dans la fidèle application de la Convention de Faro, et qu'il y aura du miel des Quartiers Nord sur la table du petit-déjeuner. À bientôt...

Marie-Reine



Luc,

au cours du chemin :
Plogoff, mémoire d'une lutte



Le 21 avril 2016, dans le train vers notre Chemin de Marseille

... En pensée avec Luc, notre copain de *Plogoff Mémoire d'une Lutte*... Ses boucles, son large front, ses tenues d'été en hiver, ses sandales pieds nus sous la pluie, son bol de bois parmi les porcelaines... Son acceptation aussi de cette Institution, l'Hôpital, sa confiance dans les hommes en blanc quand le poison a pollué son sang et fait pousser un arbre dans son cœur.

La chimio a détruit l'arbre, tari l'eau dans les poumons. Elle l'a lourdement fatigué, érodé son énergie, stoppé le projet de film avec ses amis, les habitants de Kermarron en vedettes. Quand il est entré en chambre stérile pour une auto-greffe, il était à bout mais la greffe a réussi, le bas de son dos ne lui a pas fait mal pour rien. Sa femme Gabrielle, Clément, Edith, Justine et sa sœur ont soufflé... Juste un temps.

La grippe est passée par là. Luc n'avait plus d'arme pour la combattre : ses poumons ont expiré les premiers, son cœur a eu du mal à lâcher car Luc a voulu dire adieu à chacun, les plus proches de son âme. Par delà le coma, il les a embrassés, ils lui ont assuré de leur amour, de leur tendresse. Les hommes en blanc l'ont aidé à quitter le port. Nous l'espérons en paix.

Christine Aubé



Chanson *Le Chemin de Marseille* composée sur place par Gérard, sur la musique de *Il pleut sur Marseille*



Y a l'vent à Marseille
Ça souffle et ça décoiffe
Y a l'vent à Marseille
Et même que ça donn'soif
Y a l'vent, eh oui, y a l'vent
Tu peux bronzer aussi
Tu chop's la pneumonie
Ma ieu, m'en fouti (bis)

L'accueil à Marseille
Dans les très beaux musées
L'accueil à Marseille
Il faut être équipé
L'accueil, eh oui l'accueil
Du mail faut être le roi
Les groupes c'est pas plus d'3
Ma ieu, resto zenì (bis)

Casa à Marseille
Y a surtout des légumes
Casa à Marseille
C'est bio et puis ça hume
Casa, eh oui Casa
Les dessins sont jolis
Tu din's avec le psy
Ma ieu, resto zenì (bis)

Aux Milles en Provence
La tuile on a bien pris
Aux Milles en Provence
La guide était partie
Aux Milles, eh oui, aux Milles
Malgré fours et ch'minées
Transi, on est resté



Y a l'train à Marseille
Et même le TGV
Y al'train à Marseille
La gare est mal placée
Y a l'train, et oui, y a l'train
Pour y aller faut monter
Bonjour les essoufflés
Ma ieu, resto zenì

Calanque's à Marseille
Et chemin bucolique
Calanque's à Marseille
Paysages magnifiques
Calanque's, eh oui, calanques
C'est aussi Sevezo
Pour la santé c'est chaud
Ma ieu resto zenì (bis)

Radieuse à Marseille
C'est bien chez l'Corbu
Radieuse à Marseille
Mais c'est pas très popu
Radieuse, eh oui, Radieuse
Naissance d'la Kitchenette
Yen a plein les mirettes
Ma ieu resto zenì (bis)

Y a l' Nord à Marseille
Et ses cités fleuries
Y a l' Nord à Marseille
Et puis ses barres aussi
Y a l' Nord, eh oui, y a l' Nord
Heureus'ment y a Ricard
Contre le teint blafard
Ma ieu et viv' l'anis (bis)

Chemin de Marseille
On dit vraiment merci
Chemin de Marseille
Il est bien réussi
Marseille, eh oui, Marseille
Merci à toute l'équipe
A nos témoins uniques
On dit Mistral gagnant (bis)

Dans les pas des Résistantes et Résistants, Passeuses et passeurs, Passées et Passés de la Seconde Guerre mondiale.

Un chemin passionnant, après d'autres tout aussi.



Lundi 15 août

Rendez-vous en fin d'après-midi à Hauteville-Lompnes, au beau camping des Douze Cols. Cène joyeuse de retrouvailles. Monique et Marcel se sont finalement joints pour deux jours.

Mardi 16 août

Conférence et arpentage de Hauteville, avec Odile Delescluses, Pierre Bourquin, Marie-Claude Savey-Garet et Éliane Anciant des associations Sanas et Dreffia. Nous évoquons les sanatoriums, la vie sous l'occupation, la Résistance du docteur Bonnafé, du maire Joseph Viallaz, des citoyens, personnels et familles. La belle-mère d'Éliane a hébergé clandestinement des enfants à Cormaranche. On évoque Paul Sixdenier aux portes closes du collège qui porte son nom. L'allée des enfants d'Izieu a besoin d'entretien... Toutefois, œillet. *Temps des cerises.* Repas chaleureux à l'auberge du carrefour villageois avec Odile et Marie-Claude.



Après-midi, sur le sentier des maquisards de Cerdon. Au pied de la sculpture monumentale, à la nécropole, Juliette déposa pour nous l'œillet rouge et le clin d'œil d'Éluard sur la tombe de Paul Sixdenier. *Ceux du Maquis.*

**« Si l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons »
Paul Eluard**

Mercredi 17 août

Lever à l'aurore. Pliage. Rangement. Transfert à Nantua. Belle promenade panoramique et peine à trouver le camp de triage des maquis de l'Ain commandés par Roman-Petit. Majestueux pique-nique à l'ombre des auvents de cellule Pérenon et camping-car Cochet. Monique et Marcel nous quittent. Le mémorial à la déportation de Nantua, est impressionnant et beau, avec l'horizontalité du lac bleu et les lignes vertes et pentues des montagnes. *Chant des marais.*

La vitesse rotative de la terre étant ce qu'elle est, il est proposé de faire l'impasse sur une longue étape à Oyonnax, haut lieu s'il en est. 11 novembre 1943, le maquis défila et déposa une gerbe au monument aux morts les vainqueurs de demain à ceux de 1914-1918. Brève halte toutefois à



la fresque monumentale. Puis Lajoux-Mijoux au pont Charlemagne et à la Petite Bachaudie pour évoquer Michel Hollard et Robert Desnos. Les époux Lançon, agriculteurs, ont averti Nicole Berrard, née Poncet. Ses parents accueillaient Michel Hollard lors de ses allers et retours, par delà la frontière. Importance du grenier fort. Elle est née en 1942 et fera plus tard meilleure connaissance de Michel Hollard puis de son fils Florian, auteur du livre que nous connaissons. Belle rencontre. Merci les Lançon.

Puis cap Chapelle-des-Bois. Les sans GPS, plus lents, arriveront avant les djeuns trompés par la modernité privée... On en rigole encore sous le Risoux !

L'hébergement au Montagnon est superbe.

Jeudi 18 août

Rando pique-nique aux mur et bornes frontières. Nous complétons le pique-nique à la fromagerie de Chapelle-des-Bois... Nous avons à cœur d'aller jusqu'au Rendez-vous des Sages puisque nous rencontrons Bernard Bouveret et ceux du Mur aux Fleurs de Lys en fin de journée. On se perd un peu dans le bois Greffier, avant de monter par le che-



Bernard Bouveret

min de la Fessette. Le chemin de la contrebandière est sûr et balisé. Confusion de murs. Au Rendez-vous, quelque émotion. Plus tard, panorama à la Roche-Champion et descente à débroussoler quelque prince avenu. Ceux du Mur nous attendent en salle communale. Film d'outre-Risoud, vins du Jura et Bernard Bouveret... C'est comme avec Henri Ramolet, ça déborde notre « jeunesse ». Échanges aussi respectueux que simples et chaleureux. « J'ai eu de la chance » dit-il. On chantera en rond, comme à Santarem évoqué. Émotion.



Descente à débroussoler quelque prince avenu

Vendredi 19 août

Qu'il est toujours doux de dormir au sec, de ne pas se lever trop tôt, sans toiles à replier. En plus les boules *Qui-est-ce ?* qui apportent un petit plus pas inutile. En route pour l'historique hôtel franco-suisse de l'Arbez, nous faisons halte Sous-le-Risoux. La fille de Victoria Cordier autorise au stationnement mais n'a pas le temps de nous emmener au pied levé au Gy de l'Échelle. Les aménagements des forestiers nous y conduisent sans coup férir, notre chamois des cimes, Philippe, œuvrant en avant-garde. Le raidillon rocheux dans la falaise est impressionnant. En Arbez, nous rejoignent Denise et Maurice Thevenin. Ils m'accueillirent chez eux dans les années 73-74 de service civil ONF. L'instituteur de Maurice lui faisait transmettre des messages dont il ne savait rien. Denise était fille de garde-barrière à La Chaumusse, près de Saint-Laurent. Mais les anciens ont disparu avec ce qu'ils savaient. Maurice, de Saint-Pierre n'a pas retrouvé son laissez-passer pour aller à l'école de Saint-Laurent-en-Grandvaux. Henry Spira a conté. Repas majestueux concocté par les maîtres des lieux, Bérénice Salino et Alexandre Peyron, petits enfants de Max Arbez. Après des courses aux Rousses, retour à Chapelle en mini-bus pour les pas chauffeurs ; pour les chauffeurs, après dépôt des véhicules au Sentier, avec accompagnement de Joël et d'un de ses cinq fils, Lucas, par le Gy de l'Échelle. Relax, atelier écriture de nos cartes associatives pour ceux qui n'en sont pas, dîner et rendez-vous pour 21h, devant ce qui fut l'auberge-boulangerie tenue par la famille Bouveret. Joël arrive avec un autre de ses fils, Aubin. Déposés par là-haut, ils ont descendu la montagne et nous rejoignent. Petite causerie de Joël et en marche. Sans frontale tant que possible. Vers minuit, on sera à l'Hôtel d'Italie, après être passés au monument dédié à Victoria et Édith. À 3h au Cabaret de la Tranchée au Sentier et extinction des feux à 4h.

Nous avons passés la frontière de nuit. Quatre, conduits par Joël et Aubin, sont arrivés par derrière la maison de Fred Raymond, du SR suisse (Service de Renseignement de l'armée helvète), chef de la filière de Bernard Bouveret. Comme eux !?



Passage en Suisse nocturne

Samedi 20 août

Récupération. Sylvie et Claude nous ont quittés tôt. Obligations familiales et solidarité. Brunch, répétition de chants, casse-croûte puis direction Le Pont, en voitures. Il pleut. Visite au monument suisse dédié aux Passeurs du Risoud. Conférence d'Alexandre Cornu sur la libération de Mouthe. Rencontre entre associations. La petite fille de Fred, Aurélie Kleiner, préside l'association suisse des Passeurs de Mémoire. «Dites aux vôtres que des citoyens honorent la mémoire de votre aïeul», lui dis-je lorsqu' elle nous quitte. Chris emmène Pierre pour avion à Genève. On le retrouvera à Veyrier le lendemain. Pierre rejoint Olga à Porto. Obligations familiales et solidarité. Dîner «grande classe» et sympathique avec Joël Reymond à l'Hôtel de la Truite. Le patron nous avait réservé Le Salon des Justes. Honneur apprécié. Joël nous apprend à chanter *la chanson des Fromagers*, à deux voix. Nous lui faisons connaître *Amis dessous la cendre*. Au revoir chaleureux. Retour au Cabaret. Il pleut toujours.



Hôtel de la Truite. Dîner avec Joël Reymond

Dimanche 21 août

Le temps est redevenu beau. Rangement et nettoyage. On quitte Le Sentier pour Genève. Pause ensoleillée mais fraîche au col de la Faucille. Malgré beau temps et annonces, le Mont Blanc est invisible, voilé. Chris, Claire Luchetta et son époux nous attendent à Veyrier au cimetière israélite, à cheval sur la frontière. Beau lieu mémoriel et original. Juste retour des choses, c'est Claire qui fera visiter. Elle est l'auteure d'une bonne partie de la documentation qui a étayé ce chemin. Elle nous conduit aussi de l'autre côté de la frontière à Pas de l'Échelle. Marianne y passa maintes fois. Les cheminots y ralentissaient les trains, ajoutaient des wagons non répertoriés. La frontière fut passée dans un sens sous l'occupation, puis après guerre dans l'autre quand certains voulurent quitter la Suisse pour la Palestine, les Français s'y opposant.



Cimetière israélite de Genève

Pique-nique puis Annemasse et Ville-la-Grand. Parcours émouvant dans les pas de la belle et courageuse Marianne Cohn. Œillets, portrait et *Complainte du Partisan* devant l'école maternelle. Silence et recueillement au charnier. Camping à Neydens.



Une rose rouge pour Marianne



Hommage à Jean Deffaugt, Maire d'Annemasse

Lundi 22 août

Pierre est au Portugal avec Olga et nous en route pour les Glières... À Morette, Annick André nous attend. Elle nous avait guidés en avril au Père- La- chaise. On a quelques minutes de retard. Nous sommes bien accueillis au musée. Visite gratuite et guidée pour une association de mémoire. Présentation par l'animateur des lieux, film et déambulation, *Ceux du Maquis* chanté. Enfin à Glières, et on va y monter.



Visite au Musée de Morette

Nous sommes quatre à avoir opté pour les 900m de dénivelé par le sentier de l'Ultimatum. L'initiateur profite du temps. Après quatre ans de cogitation, recherches et préparation, pas pressé d'en finir, même si le sac est un peu lourd avec 1/2 de Champagne de l'anniversaire de Pierre « sans sus » et le rosé pour Christel (c'est Majesté, Éric, qui m'l'a dit!), et pas que. Les jeunes cabris courent devant. Jacqueline est plus charitable.

« Pour la marche, le plus beau chapeau du monde ne vaut pas une bonne paire de chaussures. »

[André Isaac, dit Pierre Dac]

Les autres ont pris une option plus raisonnable avec les voitures pour s'approcher du refuge. On se retrouve tous sur le magnifique plateau chargé d'Histoire. Le refuge de Notre Dame des Neiges est à mettre dans nos calepins.

Repas majestueux, ciel plein d'étoiles, appels de différents états majors familiaux, chansons et pich-touilles. Grande belle soirée finale festive. Par la suite, on n'a même pas entendu ronfler.

Mardi 23 août

Il faut se résoudre. Au carrefour de la chapelle, l'unanimité moins un part à droite, seul je redescends à gauche vers Morette. Bises et à bientôt. Ça n'empêchera pas le solitaire de régler le rendez-vous des zautres avec Marcel... GPS, j'te dis c'que j'pense! Vivent Cassini et l'IGN!

Un bien beau ch'min. Quand on redescend de là-haut, la vallée est toujours un peu moins belle. M'enfin! Y'en aura d'autres. Marchons au-devant de la vie, la leur au cœur! En tout cas, ravi d'en avoir été.

Méré, dimanche 28 août 2016.

Didier César Auguste



À Marianne

Je trahirai demain pas aujourd'hui

*Je trahirai demain pas aujourd'hui.
Aujourd'hui, arrachez-moi les ongles
Je ne trahirai pas !*

*Vous n'avez pas le bout de mon courage.
Moi, je sais.*

*Vous êtes cinq mains dures avec des bagues.
Vous avez aux pieds des chaussures avec des clous.
Je trahirai demain. Pas aujourd'hui,
Demain.*

*Il faut la nuit pour me résoudre.
Il ne me faut pas moins d'une nuit
Pour renier, pour abjurer, pour trahir.
Pour renier mes amis,
Pour trahir la vie,
Pour mourir.*

*Je trahirai demain. Pas aujourd'hui.
La lime est sous le carreau,
La lime n'est pas pour le bourreau,
La lime est pour mon poignet.
Aujourd'hui, je n'ai rien à dire.
Je trahirai demain.*

Ce poème de novembre 1943 est attribuée à Marianne Cohn



Marianne est née le 17 septembre 1922 à Mannheim. Elle est l'aînée d'un couple d'intellectuels allemands d'ascendance juive, mais détaché de la religion et peu lié à la communauté juive. D'Espagne en France, sa famille fuyant les affres antisémites de l'époque, elle se trouve mêlée volontairement aux passages clandestins d'enfants juifs vers la Suisse... Torturée puis arrachée de sa cellule d'Annemasse avec cinq autres Résistants dans la nuit du 7 au 8 août 1944, elle est traînée dans le petit bois de Ville-la-Grand. On ne les verra plus.

Juliette déposa notre œillet rouge. Nous nous sommes tus.

Didier



À Paul

«Maman,
Maintenant on doit d'abord libérer le pays occupé par les nazis,
après je penserai à mon avenir, c'est promis! Si tu avais entendu
la Marseillaise et vu flotter ce drapeau le 11 novembre à
Oyonnax! On peut mourir après avoir connu des moments pareils
pendant l'occupation.»



Paul Sixdenier, de Hauteville est né le 22 août 1925. Après des études réussies, il devient pion. Approché par un camarade, il entre en Résistance au sein des maquis de l'Ain. Arrêté, de retour d'un sabotage raté au Creusot (charges explosives ayant subi l'humidité) pour éviter à la population les dommages collatéraux des bombardements.

Torturé, condamné à mort à Dijon, il est fusillé le 29 janvier 1944. Juliette déposa pour nous un œillet rouge sur sa tombe à la nécropole de Cerdon. Nous entonnâmes *Ceux du Maquis*.

Il ne s'agit pas d'ajouter quelque copie-collée. Chacun peut aller lire à propos de Paul dans la toile. Le collège de Hauteville-Lompnes porte le nom du superbe jeune camarade.

Didier



Un de plus...

Encore un chemin... Un de plus... Et on remplit notre escarcelle de tous ces moments de vie partagée, échangée, ... On charge notre valise de témoignages, de récits, de commémorations. D'histoire. Pour un jour s'en resservir, tout redonner à nos proches, dans notre champ personnel, professionnel. Pour que notre passage serve aux autres aussi bien qu'à nous. C'est tout le fondement de cette association si particulière : le passage, la transmission. Et avant tout l'écoute. Nos oreilles comme des éponges, simplement, sans jugement. Nos oreilles au service de nos hôtes-ses, symboles de cette volonté d'écouter, d'apprendre, humblement. Et passionnément. Intensément.

Il faut dire que les sujets abordés ne peuvent laisser indifférent-es...

Ce dernier chemin, sur les traces des passeurs-euses, des résistant-es, ne déroge pas à la règle : que penser de ces femmes et hommes qui, un jour, ont décidé d'en protéger d'autres, de les sauver ? De combattre pour ne pas laisser l'obscurité envahir notre monde. Que dire de ces personnes qui ont décidé que leur propre existence dépendait de leur lutte et de leurs convictions ?

Rien... Ou plutôt tout ! Respect... Profond respect.

Pas ici l'envie, ni le désir, de se dire : « Qu'aurais-je fait en de telles circonstances ? »

Je n'en sais rien. Et qu'importe. Ce n'est pas le sujet.

Ce qui compte, à mes yeux, c'est la volonté de transmettre. Et juste la certitude de ne pas oublier. De ne pas fermer les yeux.

Et se dire que, à l'instar du colibri, chacun-e peut apporter sa pierre, à son niveau, selon ses possibilités.

Alors, pour tout-es les personnes rencontrées lors de ce chemin, un profond salut reconnaissant. Et la certitude que ce qu'ils/elles ont accompli, raconté, étudié, ne restera pas lettre morte : ça sortira d'ici et ce sera de notre fait !

Éric



Avec Bernard Bouveret
et ceux du Mur-aux-Fleurs-de-Lys



Avec Denise et Maurice Thevenin et Henri Spira,
à l'hôtel franco-suisse

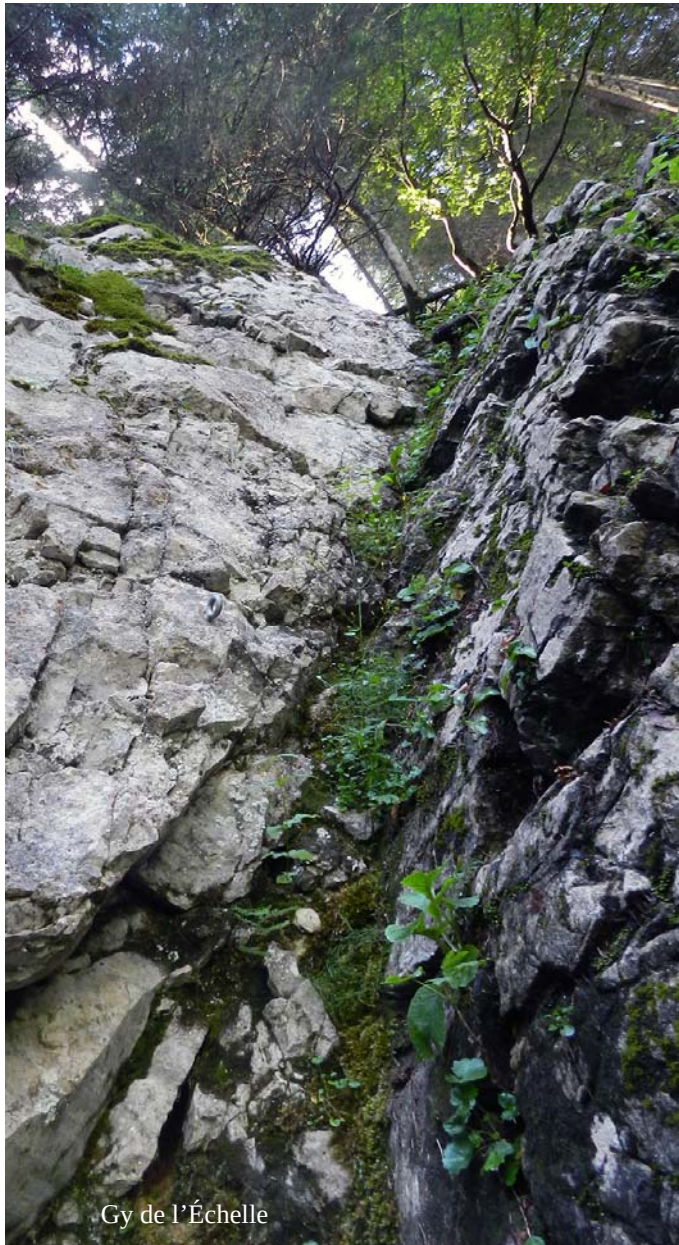


Avec Nicole Berrard, fille des Poncet qui accueillait Michel Hollard lors de ses allers et retours

Pourquoi ?... Passeke !

Y'a quand même un truc que je voudrais élucider : pourquoi que les résistant-es, les passeurs-euses, ils/elles ont décidé de n'arpenter que des chemins de merde, au bord du vide, super pentus, que même un chamois hyper bien chaussé chez Decathlon ne voudrait pas emprunter ? Bon, on peut se dire que c'est passeke les Allemands, les miliciens, ils voudront pas y aller, que c'est trop dangereux, et patati et patata... Ok, je veux bien le concevoir...

Mais pourquoi le Cochet, sous prétexte que faut faire comme les celles et ceusses qui l'ont vécu, il nous les fait arpenter, ces passages de merde ? Et de surcroît la nuit, sans frontale, histoire de bien s'emmêler les ripatons et de se retrouver 200 mètres plus bas, en vrac, le cul par-dessus la tête !



Gy de l'Échelle

Ah ouais, c'est de l'histoire ! Faut refaire les mêmes chemins pour se rendre compte de ce qu'ont vécu les prédécesseurs-euses... Eh dis donc, j'espère que les prochains chemins ne vont pas aborder la torture en Algérie, passeke là, la Gégène, chuis pas volontaire, nan mais des fois !!!!

Sacré Didier : sur le coup, de me retrouver entre ciel et terre (pour celles et ceux qui ne sont pas venu-es, je peux vous affirmer qu'on a frôlé la mort (surtout moi !) à plusieurs reprises !! Quoi ? J'exagère ? Euh, ah bon...), je peux dire que dans ma tête quelques expressions imagées me sont venues. Du genre : « Ce petit galopin de Didier, il me vient l'idée de le tancer vertement pour ce qu'il nous fait endurer, nom d'une pipe en bois ! ». Vous voulez la traduction en langage 9-4 ? OK : « F... de p..., j'te jure, j'avais te n... ta race, espèce de bâtard, quand j'aurais sauvé ma peau, enc... de ta mère !!! »... (c'est aussi du langage de Marseille, je l'ai appris !!)

Et puis, après avoir utilisé une quantité astronomique de tee-shirts (faut bien éliminer ce que l'on a bu et mangé !!), toute l'adrénaline d'une vie, utilisé des muscles que je n'avais même pas envisagés, et avoir pleuré ma mère assez fort, je m'suis dit, deux points ouvrez les guillemets (nan, ça, je l'ai pas dit, mais je l'écris...)

« Rontidju, faut quand même se l'avouer, les passeurs-euses, z'avaient un sacré courage ! Et en plus, ils/elles faisaient ça la nuit, dans la neige et le froid, sans forcément la lune en guise de frontale, avec les Allemands aux fesses et la trouille de se faire choper ! Et la responsabilité de vies de femmes, de vieillards-es, d'enfants, d'hommes ! »

Alors j'm'ai dit : « Euh, tes jérémiades, ben tu peux te les garder ! Nan mais, regarde-toi... »

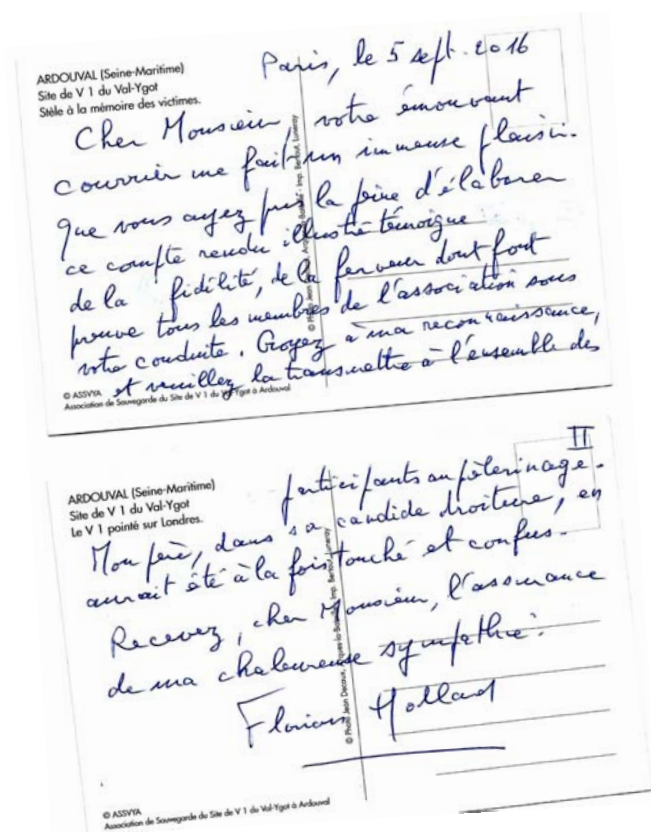
Et du coup, ben j'ai plus eu envie de tuer Cochet... J'ai juste repris connaissance et je me suis surpris à honorer ces femmes et ces hommes au courage simple (et à la condition physique d'un-e décathlo-nien-ne !). Et j'aurais presque fait la bise à Didier pour m'avoir fait toucher du bout des orteils cette réalité lointaine mais si prégnante !

P.S. : Didier, pour le prochain chemin, je ne veux pas : du vide, du dénivelé, du noir, de l'effort, de la trouille, ... Y paraît que les Maldives, c'est bien, comme rando... ..

Éric

Message de Florian Hollard

Message de Juliette



J'ai trouvé que le chemin des passeurs était très intéressant, pas simplement écouter les témoignages des personnes (quoique c'était très émouvant et instructif). Mais j'ai beaucoup aimé toutes les randonnées qu'on a pu faire, car on pouvait voir à quel point ils étaient courageux de faire tout ça pour leur liberté.

J'ai beaucoup apprécié tous les témoignages des personnes qui sont venues nous raconter tout ce qu'ils ont vécu pendant cette période, et toute leur émotion quand ils racontaient leur histoire. Bernard Bouveret, durant son témoignage, n'arrêtait pas de dire qu'il avait eu de la chance car, pendant qu'il était en prison, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour rester avec son père. Et ils ont réussi.

Durant la randonnée de nuit, on devait marcher à la lumière de la lune. Quand nous sommes arrivés à l'Hôtel d'Italie vers minuit, Philippe nous a lu un passage du livre de Victoria : il y avait un grand silence dans la pièce lorsqu'il lisait.

Le séjour était passionnant et instructif.

Juliette



« Passages ou obstacles ? »

Humour noir à la frontière franco-suisse

C'était le jour de notre passage à Genève. Depuis le début de la semaine, il était question d'actes de courage et de tragédies humaines, mais aussi – en négatif – d'indifférences autant que de barbarie. Nous étions devant le cimetière juif de Genève, dont l'entrée est en Suisse mais le terrain en France. Il venait d'être question d'une jeune fille de quinze ans, que ses parents croyaient mettre à l'abri en la faisant passer en Suisse où elle avait trouvé l'enfermement, le viol, le renvoi en France et finalement la chambre à gaz. Le cimetière suisse de Genève est un très bel endroit, champêtre, autour duquel les familles viennent aujourd'hui se promener. Sur le chemin qui borde le cimetière, un panneau éducatif pour les promeneurs.

« Passages ou obstacles ?

Quel genre de haies les petits animaux préfèrent-ils ? ...

Combien de centimètres doit avoir un trou dans un mur pour laisser passer les animaux ? ...

Quel genre de barrière gêne le plus le déplacement des animaux ? ...

Que feriez-vous si vous étiez un hérisson ou une musaraigne devant un mur lisse et blanc sans aucune fissure pour vous faufiler ?

Vous seriez obligés de chercher un autre passage au péril de votre vie !

Alors réfléchissez ! »

3 Passages ou obstacles ?

A vous de jouer !

Mini-Quiz

- Quel genre de haies les petits animaux préfèrent-ils ?
 - Les haies de thuyas
 - Les haies de buissons diversifiés
 - Les haies de lauriers
- Combien de centimètres doit avoir un trou dans le mur pour laisser passer des animaux ?
 - 10 cm
 - 40 cm
 - 20 cm
- Quel genre de barrières gêne le plus le déplacement des animaux ?
 - Avec des grandes mailles
 - Avec des petites mailles
 - Avec des barbelés

Les barrières
Pour les animaux, franchir une barrière à petites mailles est impossible. Par contre, ils arrivent à passer entre de grandes mailles ou entre les espaces qu'offrent les anciennes barrières.

Les haies
Les animaux préfèrent une haie d'espèces variées de chez nous à une haie de thuyas ou d'une seule espèce. Les haies d'espèces variées sont favorables, car elles regorgent de nourriture et elles sont parfaites pour se cacher.
Venu le temps de l'automne, les feuilles tombent et les animaux peuvent se faire ainsi de jolis petits nids douilletts.

Les murs
Les murs en pierres sèches sont idéaux pour les lézards et les gendarmes (ou cordonniers), car ils peuvent s'y faufiler et se cacher d'éventuels prédateurs.
Au fil du temps, de la végétation pousse sur les murs de pierres sèches. Ceci est favorable pour les animaux. Les murs en béton posent plus de problèmes. Les animaux n'arrivent plus à passer. Pour les aider, il suffit de faire un trou de dix à vingt centimètres de hauteur.

Que feriez-vous ?
Que feriez-vous si vous étiez un hérisson ou une musaraigne devant un mur lisse et blanc sans aucune fissure pour vous faufiler ?
Vous seriez obligés de chercher un autre passage au péril de votre vie !
Alors réfléchissez !

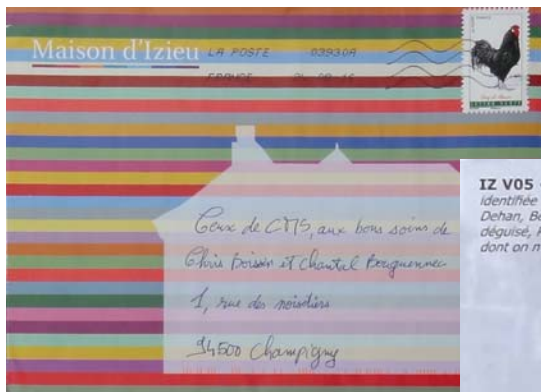
LES ESPRONS LES AMIES VOUS LES DONNONS UNE VIE VIE POUR LES COURTES VIOULETTES



Mais,
J'ai rien
demandé,
Moi !

Nos chemins de mémoire nous conduisent bien souvent dans des mondes parallèles et passés, de bruit et de fureur. Bien souvent, nous éprouvons la force du contraste avec la tranquille beauté de paysages actuels. Plus rarement, ce décalage devient grinçant et tombe dans l'absurde : ce fut le cas pour moi, ce jour-là, en voyant le soin qu'aujourd'hui l'on prend des hérissons en Suisse...

Philippe O.



Les enfants de la Maison d'Yzieu

IZ V05 • Par rangée, de gauche à droite, en partant du fond : Arnold Hirsch, Barouk-Raoul Bentitou ou Georges Charbit (?), une jeune fille non identifiée • Théo Reis, Marcelle Alzenberg, Miron Zlatin, Max-Marcel Balsam tenant un chapeau au bout d'un bâton • un enfant non identifié, Philippe Dehar, Berthe Mehring, un enfant non identifié sur les genoux de Miron Zlatin • un enfant non identifié à quatre pattes, Jacques Benguigui debout déguisé, Paula Mermelstein (?), Georgy Halpern, Sigmund Springer (?) la tête tournée, Esther Benassayag, Mina Aronowicz, Claude Levan-Reifman dont on n'aperçoit que les yeux, deux enfants non identifiés • Henri Verdier portant une chemise blanche, un enfant non identifié avec un ciré noir

Mardi 23 août 2016, Pont d'Hi.

Bien cher-e-s tous et toutes,

Je confie à la maîtresse informatique de Chris ce petit mot photographique qui fait suite à notre dispersion de ce matin. J'ai pu prendre le temps. Il aurait fallu le multiplier par 6, vu l'ampleur de la souvenance, la beauté du site et l'émotion que s'en dégage. Les enfants ont vécu dans un petit paradis... Tant les coeurs, j'en suis sûr.*

D. La!

** pour diffusion*



d'Izieu

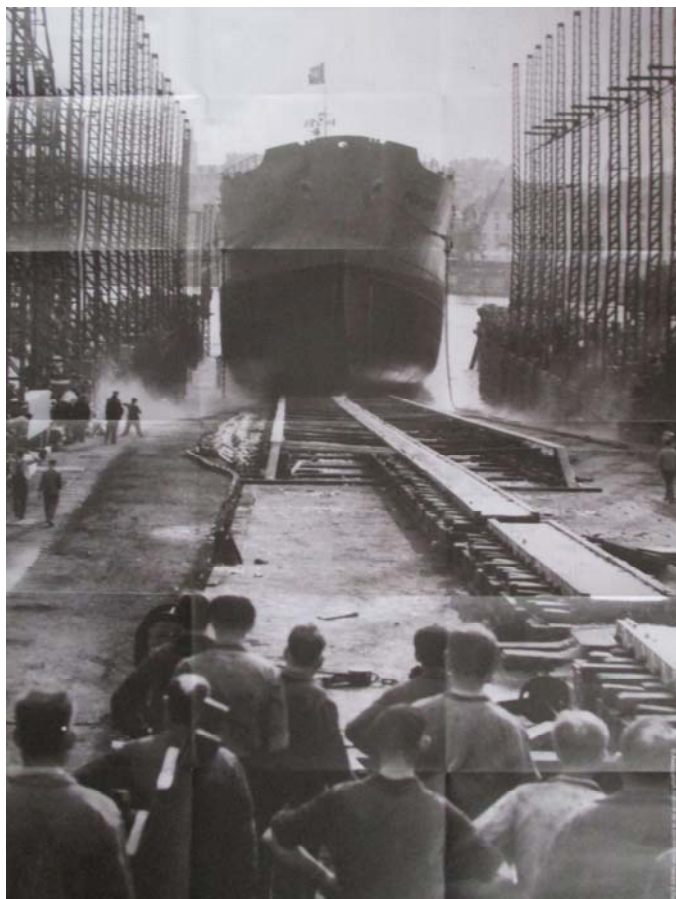
www.memorializieu.eu



© de ma tier. éditrice • dmtphotos.com • printed in EU
© Maison d'Izieu/ Coll. succession Sabine Zlatin



Avis de lecture



Au soleil de la victoire.

Ce n'est ni par hasard, ni par nécessité que je suis entré dans l'œuvre de Louis Oury. C'est par coïncidence. Celle du catalogue d'Agone, maison d'édition à laquelle collabore très judicieusement notre camarade Philippe Olivera. Le titre **Les Prolos** m'accrocha. Je ne fus pas déçu. La lecture de cette autobiographie du petit chaudronnier du Maine-et-Loire, arrivé très tôt aux chantiers de Penhoët à Saint-Nazaire, est passionnante. Le chaudronnier devenu dessinateur, technicien de bureau d'étude puis ingénieur d'ordonnancement, s'est fait historien et écrivain. Son quatrième volume sur les années d'occupation, titre de l'article, boucle sa saga avec les empochés de Saint-Nazaire en 1944-1945, dans les pas desquels nous arpentâmes en 2007, guidés par notre François Péroche. Si vous ne commencez pas par **Les Prolos**, commencez par **Au soleil de la Victoire**. Tel Erckmann et Chatrian qui me firent vivre les années 1788 et suivantes, en Alsace comme à Paris, Louis Oury fait se rencontrer la petite et la grande Histoires. Les engagements des paysans et ouvriers de chez lui vont leur faire croiser Delestraint et Max, Brustlein, Spartaco et d'autres. Allez-y lire. C'est du roman. Vous reviendrez certainement aux tomes antérieurs. On en causera peut-être. DCA